

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LINGUISTIQUE

d'un
vocabulaire scientifique

par
LE PHYTOGRAPHE



COLLÈGE DE 'PATAPHYSIQUE

XCIV

LINGUISTIQUE



Collège de 'Pataphysique

XCIV



Sommité fleurie d'Erdisia quadrangularis RAUH ET BACKEBERG

LINGUISTIQUE

d'un

vocabulaire scientifique

par

le Phytographe



eadem  mutata
resurgo





Paysage mexicain (d'après le Tour du Monde, 1860, 1^{er} sem, p. 369)

*A la page précédente: Curt Backeberg escaladant une touffe de *Necoraimondia gigantea*, (dessin d'après une photographie parue dans son célèbre ouvrage *Stachelige Wildnis*).*

*A la page ci-contre (et p. 9) la lettrine représente un hybride d'*Echinopsis* en fleur.*

Avant-propos

Implication des langages

...Comme si tout nom n'était pas
un pseudonyme.

Dr. SANDOMIR, Op. Pat. p. 72,



EPUIS que le Verbe est Dieu, et il y a de cela belle lurette, chacun sait que le langage est une pure PRODUCTION pataphysique. Production en deux sens : effet d'une production et action de produire. Il faudrait assurément la plume du regretté Dr Sandomir pour louer comme il convient les admirables implications d'une Harmonie toute leibnitzienne : l'Ontogénie Pataphysique en s'épandant crée le medium qui l'exprime et ce medium est en même temps le moyen le plus efficace pour la discerner, de telle sorte qu'il n'y a pour ainsi dire pas de différence entre le fait que la Pataphysique soit et le fait qu'elle soit dite : la spéculation ou science (qui est notre tâche et prend une apostrophe) n'apparaît que « SUBSIDIAIREMENT ».

Aristote avait comme pressenti cela en affirmant que les lois du Discours sont aussi celles de l'Etre : sa faiblesse (très forte) était de ne l'avoir pas énoncé dans la lumière du retrait pataphysique.

Ceux qui prétendent prendre le langage au sérieux — et malgré Humpty-Dumpty il en est — hausseront sommairement et sommatoirement les épaules à ces opinions. Ils invoqueront la « Réalité » et ses lois : philologie, phonétique, physiologie stomatopharyngienne, histoire, civilisation, sociologie, grammaire, bon usage et maints autres mythes justificatifs (et intéressants), sans avoir l'air de se douter qu'essentiellement ils apportent, ne disons pas des eaux à nos moulins, mais des niagaras à nos turbines.

Nous allons en examiner un exemple choisi. Celui d'un LANGAGE SCIENTIFIQUE. Et ce que nous allons en dire pourrait valoir — avec les nuances appropriées — pour beaucoup d'autres langages scientifiques, jusques et y compris celui des bienheureuses mathématiques (on l'a vu en ces temps et ce n'est pas fini). Mais, par discipline (cf. *Subsidium I* p. 39) nous nous en tiendrons au cas particulier : cela aura autant de sens et ce sera plus curieux.

Même compte tenu de la fragilité humaine, on pourrait croire qu'un langage élaboré par des savants, — débarrassé

des poids morts de la tradition et de la confusion, — est un langage entièrement clair et distinct. Artificiellement créé, établi sur un substrat de conventions librement (et on voudrait l'imaginer, judicieusement) choisies, limitant parfois jusqu'à l'exiguité l'objet à étudier*, le langage scientifique devrait arriver à exprimer ce qu'il a à exprimer et devrait avoir le pouvoir d'exorciser ce que Rimbaud nommait « la malédiction de Babel ». Même sans tomber dans un idéalisme de patronage, on se laisserait volontiers aller à supposer qu'il tend (on concède modestement qu'il y tend seulement) à réaliser le langage parfait et total, dont Leibniz, après Raymond de Lulle, a tenté de circonscrire le problème. On sait que le second en croyant réussir — il se flattait de fournir aux théologiens chrétiens une arme imbattable dans leurs controverses avec les savants musulmans — n'a fait qu'apporter une contribution, grandiose certes, à la Pataphysique Involontaire. Quant au premier, mieux inspiré qu'en sa Théodicée il s'est arrêté au bout de quelques pages et les a closes en un tiroir.

Un pareil langage parfait et total serait tel qu'il puisse désigner exactement ce qu'il veut désigner (premier point déjà bien difficile à obtenir) et en même temps tel qu'il rende intelligible, par des repères de forme et de classification, ce dont il est question (deuxième point encore plus délicat que le premier). Le fin du fin, c'est que le premier point implique le second (ce qui s'énonce clairement exige d'être bien conçu) et que le second est conditionné par le premier (pour bien concevoir il faut énoncer clairement). Or comme on ne conçoit qu'au moyen de termes, (c'est-à-dire, soulignons-le carrément, à travers un langage), on devine que nos conceptions avancées ou avancantes dépendent du langage qui leur était antérieur et que celui-ci marquera secrètement le nouveau langage élaboré pour exprimer ces conceptions avancées. Machination diabolique ? Pataphysique.

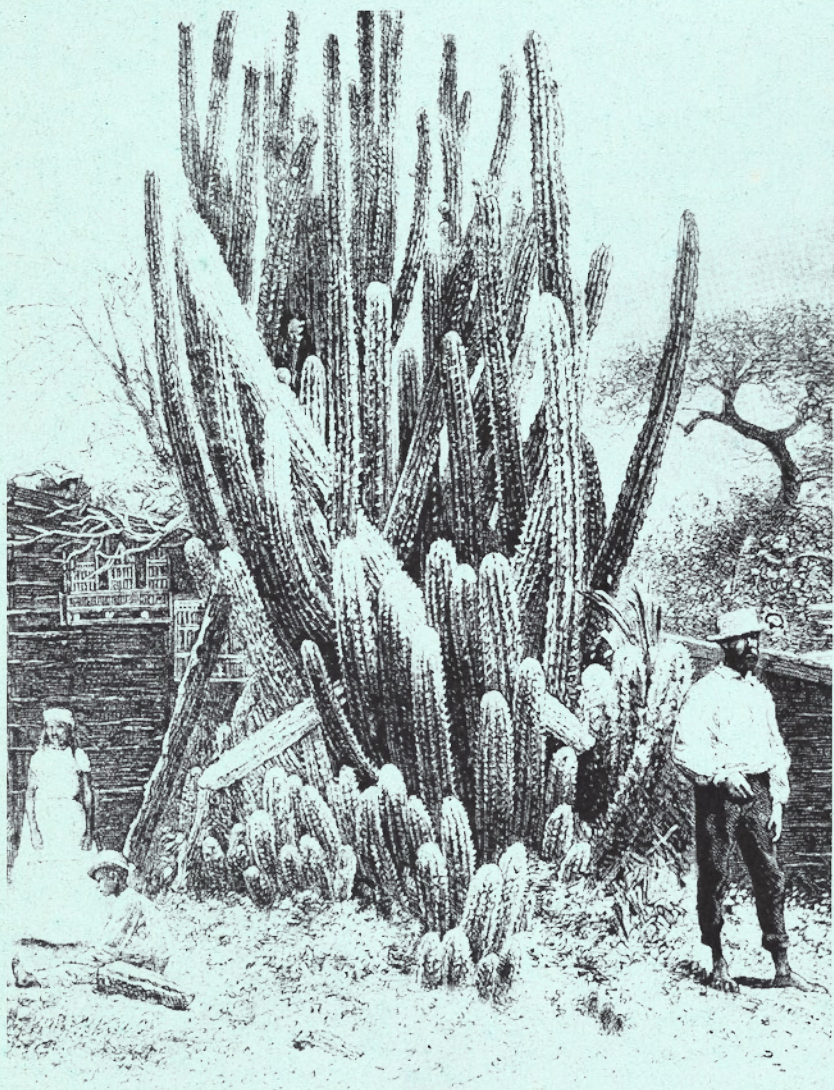
L'exemple que nous allons considérer sera cette partie de la Botanique qui traite des Cactacées. Il a plus d'un intérêt. De curiosité d'abord : les botanistes l'ignorent souvent ; dans les Facultés, on la survole ; elle est l'exclusive proie des spécialistes, ce qui aiguise nos appétits. — Ensuite et mieux, ce sont des connaissances récentes : connus seulement depuis la découverte des Amériques, ces végétaux ont été littéralement redécouverts quand on a pu systématiquement les étudier sur place et non plus en serre (de 670 espèces classées en 1899 on est passé à plus de 3000, et cela continue!). — Enfin et surtout, comme cette dernière remarque le suggère, ces connaissances sont inachevées. Il est vrai que toutes les connaissances le sont : mais la « science » a la coquetterie de ne se montrer qu'en exposés achevés, même si une clause pudique invoque « l'état actuel des connaissances ». Or, ici même un énorme ouvrage comme les six volumes in 4° (4.041 pages) de Backeberg sur les Cactaceae, est débordé à peine paru et son auteur est surpris par la mort en pleine fièvre de mise à jour.

* En mathématiques, la rigueur relative du langage provient de l'extrême limitation : l'objet à exprimer étant le rapport des grandeurs mesurables — ou, aux toutes dernières nouvelles, beaucoup moins que cela encore.



Une baie de Cierges en Floride (Le Tour du Monde 1879, p. 376)

Pachyscereus Pringlei S. Watson



« Dans les faubourgs de Panama » (le Tour du Monde, 1880 I. p. 349).
 Vraisemblablement, une espèce horticole ou semi-horticole, plantée à cause de ses
 fruits peut être un *Ritterocereus* (ci-devant *Lemaireocereus*) *griseus*, le *Quapetla*
des nabuatl.

Conservation & évolution linguistiques



Le paradoxe des langages artificiellement créés c'est que, tout comme les autres, ils sont forcément de tradition. Cette tradition repose ici sur des conventions décisives au lieu de résulter des contingences du bon usage : seule différence. Le langage est par nature conservateur : conservateur de soi-même d'abord et par extension des idées. On l'a bien vu avec Dada. Sans cette conservation des sens et des formes, ce serait l'inintelligibilité.

C'est ainsi que le langage botanique est régi par des règles déjà vieilles, minutieusement reprécisées à notre époque et garanties par l'accord de botanistes, (et en particulier ici par l'I.O.S)*. La règle fondamentale est que **le nom le plus ancien** doit être maintenu (entendons : le nom scientifiquement attribué au moyen d'une description suffisamment exacte de la plante**). Depuis une époque récente, le juridisme est intervenu : seule une diagnose latine authentifie un nouveau nom. Heureusement (et malheureusement) cette règle n'est pas rétroactive, car beaucoup d'espèces, avant cette convention, n'ont été décrites qu'en langue vulgaire.

On saisit l'immédiate conséquence. Ce langage ne peut être « rationnel ». Il est prisonnier d'un passé, comme les langues vivantes et réelles. Il traduit une histoire, l'histoire de la science, avec tous les aléas et les illogismes d'une histoire.

Cela s'applique à toute la botanique. Dans la famille des Cactacées, c'est plus accusé qu'ailleurs : avec le bond en avant qui a été fait dans la connaissance de ces végétaux, l'héritage d'un passé récent, mais déjà désuet, est encore plus encombrant.



Toutefois les règles de ce langage ne sont pas uniquement conservatrices, elles permettent de changer les noms en certains cas. D'abord, si l'on dépiste une homonymie (proscrite au moins pour les genres) : ainsi le **malacocarpus**, globuleuse bien connue par ses jolies fleurs (son nom : « **fruit mou** » n'est d'ailleurs pas très significatif, bien d'autres espèces ont de tels fruits), vient d'être débaptisé après plus d'un siècle, au grand déses-

* International Organisme des Succulentes.

** Cette règle n'est pas si facile à appliquer. Même aujourd'hui et a fortiori il y a un siècle, des descriptions nouvelles avec dénomination ont pu de bonne foi être faites concurremment, ou refaites : d'où le maquis de la « synonymie ».

poir des habitués ; un botaniste américain, Porter, a sauté sur l'aubaine d'une homonymie inaperçue et l'a rebaptisé **Wigginsia** (v. 1964)*. Mais il y a le cas plus grave, plus fréquent et parfaitement compréhensible, des noms attribués avec une description insuffisante ou prêtant à confusion : avec les plantes en réalité mal connues que sont les cactus, c'est arrivé très souvent. Il y a même des espèces qui furent décrites il y a un siècle ou deux et qui, disparues des serres européennes, sont devenues des énigmes. On doute parfois si c'est bien elles qu'on retrouve aux Amériques, car les générations de plantes élevées sous verre perdent ou atténuent certains de leurs caractères (force des aiguillons, couleur de l'épiderme...). On ne sait plus d'où est venu le **Cereus peruvianus** (qui n'a rien de péruvien), un des premiers cactiers ramenés en Europe. Et jusqu'à ces dernières années, on avait perdu la trace du **Cleistocactus Strausii**, que nos horticulteurs « produisent » à des milliers d'exemplaires... On conçoit aisément, par ces exemples banals, qu'il y ait des cas où la clarté scientifique exige des noms nouveaux ou de nouvelles acceptions marqués du préfixe **neo** : par exemple, l'**Oreocereus celsianus** décrit en 1849 a paru si suspect à Backeberg qu'il a proposé d'appeler celui que nous connaissons « mieux » et en tous cas sûrement aujourd'hui : **Oreocereus neocelsianus**. Le progrès du savoir augmente la consommation de ce préfixe. Le danger est de multiplier ces retouches : la difficulté de les faire juger pertinentes et de les faire admettre. D'où une menace pour l'unité du langage.

Malacocarpus
corynodes
(Otto et Salm-Dyck)



alias Wigginsia
(D.M. Porter)
(cliché Revue Cactus)

En effet, ici, apparaît un autre facteur linguistique. Quoique pour les savants l'opinion (si déterminante dans la langue vulgaire) soit un phénomène négligeable, il arrive bizarrement qu'elle impose néanmoins ses révoltes. Et ce n'est pas toujours sans bonheur. Ainsi les célèbres cactéistes américains Britton et Rose jugeant irrecevable la définition du concept de **Mamillaria** sur lequel vivait la science, voulurent en le réformant créer le nom de **Neomamillaria** : après une longue

* La « priorité » joue parfois de mauvais tours. A propos des *Clistanthocereus* (pour Ritter : *Borziacactus*), Backeberg observe : le *Cl. sammensis*, découvert APRÈS le *Cl. calviflorus*, eût mieux mérité que lui ce nom de « fleur chauve ». — (*Clistanthocereus* = cierge à fleur fermée ; nom plus précis que *Cleistocactus*, créé par Lemaire et qui n'indique pas que c'est la fleur qui est fermée ; ces deux noms, étymologiquement, font équivoque entre eux ; v. p. 36, 43).

hésitation, ils n'ont pas été suivis. La tradition a prévalu, dans l'appellation du moins. Cette force sur-conservatrice freine la prolifération des noms. Britton et Rose, étudiant autant que possible sur place et non dans les serres, ont au début de ce siècle (1919-1923) entrepris de discriminer les cactus d'après leurs caractères réellement botaniques (c'est-à-dire d'après leurs fleurs, ces fleurs qui souvent n'étaient jamais écloses en serre) de ce principe indiscutable est résulté la constitution de 124 genres (comprenant 1.235 espèces) au lieu des 21 genres de Schumann (1898 et 1904). Le principe était indiscutable : l'application délicate. Il est frappant de constater quelle résistance (parfois byzantine) a rencontrée la nouvelle nomenclature. Actuellement encore, il est indispensable de bien connaître la terminologie antérieure pour pouvoir se débrouiller. Mieux, la leur n'a été réellement « reçue » que lorsqu'elle était déjà dépassée. Ainsi, dans le livre bien illustré de Bertrand (éd. Rustica 1955) ; celui du chanoine Fournier, mieux fait, garde encore celle de Schumann, citant Britton et Rose entre parenthèses (éd. Lechevalier 1954) !

L'oeuvre immense de Backeberg (1958-62) est partie du besoin de parfaire celle de Britton et Rose et d'étendre l'enquête sur les espèces inconnues : l'auteur est resté fidèle au principe de la séparation et distinction, la *Trennung* : d'où une modification et une nouvelle prolifération de la nomenclature. Il rencontre les mêmes résistances, qui ne portent pas uniquement sur des critiques de fait ou d'interprétation. On sent (et nous ne parlons pas de l'opinion des simples collectionneurs) chez les botanistes américains actuels une sorte de lassitude s'opposant à la multiplication des noms. Ainsi le genre **Borzicactus** qui en 1904 avait été créé par Riccobono pour des « cierges » d'Equateur, Pérou, Bolivie, fut par Backeberg réduit à trois espèces équadoriennes au profit de plusieurs autres nouveaux genres. Or, actuellement, le botaniste américain Kimnach prétend regrouper, dans un énorme genre **Borzicactus**, neuf genres pourtant fort distincts. De même après qu'on eut objectivement séparé des **Rebutia** (ces petites globuleuses florifères qu'on voit en culs-de-lampe p. 12 et 21) les **Aylosteria** et les **Sulcorebutia**, voici que Cardeñas propose de tout réunifier. Backeberg lui-même, sans aller jusqu'à le faire, montre qu'on pourrait regrouper les **Echinopsis** globuleux et les **Trichocereus** colonnaires, dont la distinction était le pont-aux-ânes de la cactologie. Et il réunit le genre **Neowerdermannia** à **Weingartia**... Après le formidable flux de la nomenclature, on croirait à un reflux.

Ces détails étaient nécessaires pour faire le tour des données du problème et montrer l'inconfort du botaniste nomenclateur, même si, en certains cas, il semble jouir d'une espèce de liberté.

La conséquence de cette situation est évidemment une grave incohérence de la nomenclature. Il est superflu de démontrer que des noms donnés par Tournefort et le P. Plumier en fin du XVII^e siècle, par Pyrame de Candolle au début du XIX^e siècle, ou même par les grands cactéistes qui l'ont suivi, ne répondent pas à des préoccupations homogènes à celles des botanistes d'aujourd'hui.

D'où une hétérogénéité linguistique, choquante parfois. Le marchand K. Kreuzinger, dans ses catalogues (v. 1935) tenta de la réduire partiellement : les plantes colonnaires, par exemple, se reconnaissaient au suffixe *-cereus* : le susdit **Borzicactus** devenait **Borzicereus**, **Cleistocactus** = **Cleistocereus**, **Myrtillocactus** = **Myrtillocereus**, **Ecchremocactus** = **Ecchremocereus**... L'idée était bonne. Mais ailleurs, Kreuzinger fut moins heureux, et, écueil invisible, trop d'espèces restaient inconnues, pour que la construction pût subsister et surtout... être adoptée. De plus, il est apparu que la distinction facile entre plantes colonnaires et plantes globuleuses était parfois spécieuse ou fausse : des globuleuses considérées comme typiques en nos élevages deviennent des cierges à leur complet développement. Ainsi **Echinopsis valida** a été débaptisé pour devenir **Trichocereus validus**. D'autres que Kreuzinger ont rêvé d'une nomenclature significative, la difficulté est d'en trouver la mise en pratique.

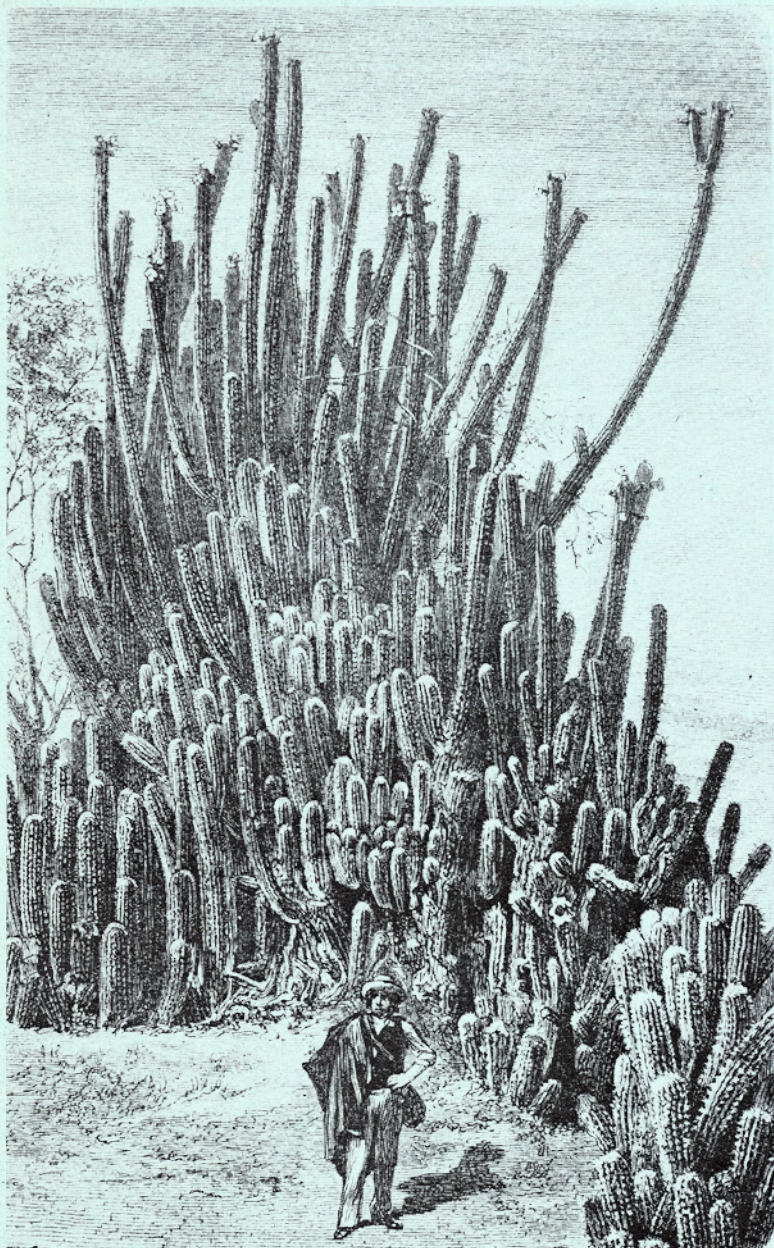


Le Landerneau les botanistes

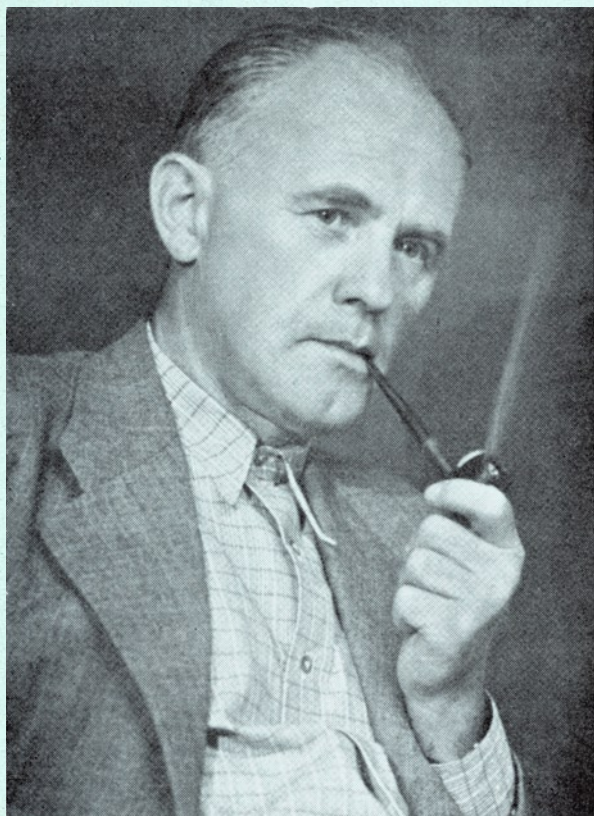
On entrevoit, dès maintenant, qu'une autre difficulté serait aussi de la faire admettre. Car, science ou pas, on retrouve toujours la **fragilitas humana**. C'est la réflexion que je me suis souvent faite en étudiant les six volumes de Backeberg.

Ils nous introduisent dans un monde resté étrange, et encore si nouveau que la science en est réduite à utiliser parfois le friable témoignage humain : ce qui a été vu par un individu dans un endroit inaccessible... Backeberg a parcouru 80.000 kilomètres pour quérir ses informations, non sans avaler et digérer d'autre part une érudition historique monstrueuse. On peut trouver du charme à cette science encore en attente, qui n'a pas fini de dénombrer ses objets (pensons par contraste aux flores qui décrivent les plantes de l'île de France), et où l'analyse des structures et de leurs lois est toujours dans l'enfance, quand elle existe...

Mais en même temps qu'on pénètre dans cet univers si dépaysant et si mystérieux, on est bien forcé de s'apercevoir qu'on entre aussi dans une sorte de Landerneau de spécialistes, avec toutes les chinoïseries et mesquineries que cela comporte.



« Le Cactus du désert », ainsi ce dessin de Faguet (d'après une photographie) est-il présenté par le Tour du Monde, 1875, 1, p. 351. Comme il s'agit du désert d'Atacama (Chili) il est plausible d'y reconnaître le *Trichocereus Chilensis*.



Curt BACKEBERG

(v. 1894-1966)

Principaux ouvrages

Neue Kakteen (1931) avec appendice de Werdermann.

Kaktus ABC (1935 en collaboration avec le comte Knuth).

Blätter für Kakteenforschung, livraisons successives depuis 1934.

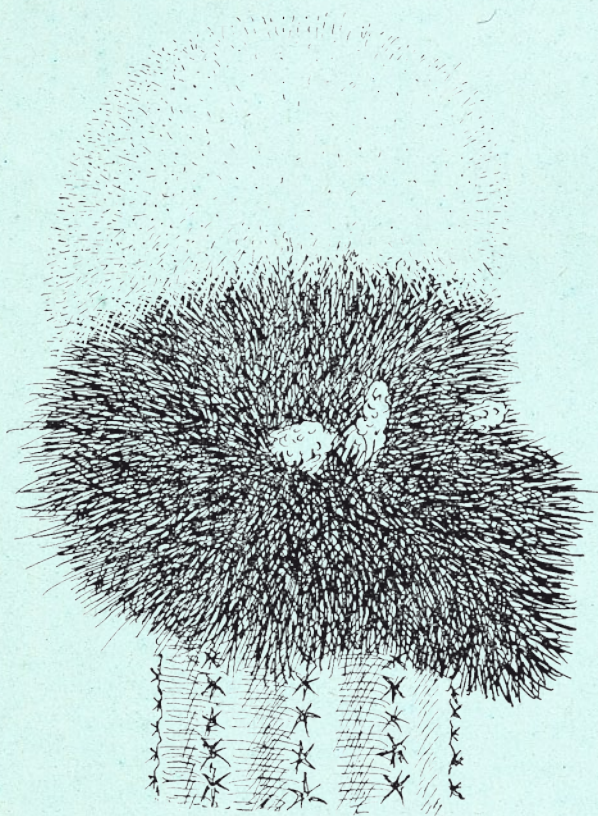
Systematik der Kakteen (1935, refondu en 1942). En 1933, le professeur A. Guillaumin du Muséum, adjura les spécialistes français d'adapter la classification de Backeberg.

Verbreitung und Vorkommen der Cactaceæ (1944).

Stachelige Wildnis, réimprimé en 1951, reprenant les récits de Voyages déjà réédités en 1942 d'après le compte rendu des expéditions de 1928-1939.

Wunderwelt der Kakteen.

Enfin le monumental ouvrage die Cactaceæ, en six volumes parus de 1958 à 1962, et das Kakteen Lexicon, paru quelques semaines après sa mort.



Backebergia militaris Helia Bravo — ci-devant *Cereus militaris* Audot, *Pilocereus militaris Cels*, *Cereus Chrysomallus Lemaire*, *Pilocereus niger Hortorum*, *Cephalocereus chrysomallus* (Rien de commun toutefois avec le *pachycereus chrysomallus* de Britton et Rose aujourd'hui *Mitrocereus fulviceps*).

Ce Landerneau a une histoire et surtout « des histoires » : il faut être au courant pour entendre réellement son langage. Il comprend à chaque époque un très petit nombre de personnes qu'on voit apparaître au tournant des descriptions, des rectifications ou des discussions.

Tout ce petit monde échange des politesses : on se dédie mutuellement des plantes nouvelles. Le grand (et génial) collectionneur, le prince de Salm Dyck se vit soumettre tout un lot de cactées arrivé du Mexique chez le jardinier-chef de Kew : il choisit la plus belle et la dédia audit jardinier, ce fut (1845) et c'est encore l'*echinocereus Scheerii*. Celui-ci rendit

la politesse à propos d'une autre plante du lot, c'est l'**echinocereus Salmodyckianus**. Backeberg dédie en 1956 un beau cierge à Madame Bravo, auteur de **Las Cactaceas de Mexico**, c'est l'**Heliabravoa chende** (séparé des *Lemaireocereus*) : elle venait dans les Annales de l'institut Biologique de l'Université de Mexico, (1953) de créer le nouveau genre **Backebergia** pour le cierge **Backebergia chrysomallus** connu depuis 1843 (il vaudrait mieux dire **chrysomalla** !) : en 1962 quand Madame Bravo en décrit les fleurs jusque là inconnues, on s'avise que le français Audot avait, avec une analyse correcte, été le premier à baptiser l'espèce et qu'il convient donc d'abandonner **chrysomalla** (à touffes de laine d'or) pour **militaris** (Audot voyait ce cierge coiffé d'un bonnet de Horse guard), et l'on obtient ce nom prédestiné : **Backebergia militaris**. (cf. p. 15).

D'autres dédient leurs trouvailles à leur femme, à leur fille, à la femme d'un collègue (**Selenicereus Macdonaldiae**, le nom d'espèce est au génitif féminin le cierge lunaire de Madame Macdonald). Parfois on en est réduit à deviner **Lobivia Emmae** : qui est cette Emma ? on peut rêver.

Il y a des dédicaces qui s'adressent aux marchands ou à leurs gros clients. Ainsi, en France, les fils du grand Cels, dont les serres furent un centre de ralliement pour les collectionneurs sous la monarchie de juillet : leur nom a été donné plusieurs fois. Saglion leur client, en obtint le parrainage de l'**Echinocactus Saglionis** (**Saglionis** est évidemment un génitif, comme ci-dessus *Scheerii* ; plusieurs spécialistes, ayant cru à un adjectif, se hâtèrent, quand fut créé le genre **Gymnocalycium**, de faire l'accord au neutre : **Saglione**, prenant l'homme pour quelque Pirée). Le record de la dénomination anecdotique et accidentelle est probablement tenu par une toute petite plante étrange et rare, aux fleurs splendides : le **Roseocactus Kotschoubeyanus** : découvert en 1842 par l'illustre voyageur et botaniste Guillaume de Karwinsky, il arriva entre les mains des Cels par l'intermédiaire intéressé du Prince Kotschoubey, fils du Chancelier russe, pour la bagatelle de 1.000 francs de l'époque. En un sens, pareille transaction méritait de laisser sa trace dans la terminologie scientifique. Une variété plus petite encore, mais non moins jolie, a été nommée par Backeberg **Roseocactus Kotschoubeyanus Var. Macdowellii**, en l'honneur du grand collecteur américain, dont le fils avait collaboré avec lui quand il ramena à Hambourg les gigantesques **Cephalocereus** qui périrent victimes du bombardement. Quelle synthèse en trois mots ! Mais qu'eut dit Virgile en lisant ce « latin » ?.. De nos jours, Madame Winter, qui dirige à Francfort le plus grand commerce européen de graines de cactus vient de se voir dédier non pas seulement une espèce, mais un genre par Friedrich Ritter, son principal fournisseur : c'est **Hildewintera**. De même, Madame Marnier-Lapostolle, femme

de l'industriel qui est surtout (pour les cactéistes) le propriétaire du prodigieux jardin botanique de Saint-Jean-Cap-Ferrat (Backeberg en fut un temps conservateur), est la marraine de *Annemarnieria* ; inutile de dire que, comme de juste, son époux figure aussi dans la nomenclature.



Roseocactus Kotschoubeyanus var. Macdowellii.

Mais on peut (on doit) faire également de ces dédicaces à ses adversaires pour les amadouer, ou aux Messieurs de l'I. O.S., pour qu'ils ne torpillent pas les nouvelles dénominations. Car il n'y a pas que des politesses dans le Landerneau botanique. De nos jours la *rabies theologica* d'autrefois a été avantageusement remplacée par la *rabies scientifica*. Certes la controverse est normale et nécessaire : mais la science n'engendre pas nécessairement la sérénité. En lisant le monumental ouvrage de Backeberg, on perçoit vite, derrière les aiguillons et les dangereuses glochides, non moins entrecroisées et non moins vulnérantes, les piques d'une interminable querelle avec le Professor-Doktor Buxbaum, de Vienne, Membre (ô danger) de l'I.O.S. En face de cet universitaire, bardé de titres et de références, Backeberg n'est qu'un autodidacte. Un autodidacte à la fois génial et heureux, explorant les régions non-prospectées, ouvrant les voies, admirablement doué de coup d'oeil, de mémoire et d'intuition — et en même temps capable d'un travail de cheval dans les guérets et les rocailles de l'érudition. Mais dans les pays germaniques, n'être même pas Doktor ! Ses rapports avec le Professor-Doktor avaient commencé sous les fleurs de compliments mutuels : « Une période paralysée par un conservatisme rétrograde et par les préjugés est balayée », écrivait l'universitaire viennois en 1938. Cela montre que si l'énergie d'un homme peut être gênée par les inimitiés et les obstacles, finalement le fait s'impose ». Et Curt Backeberg de lui dédier un genre de cierges colossaux sous le nom harmonieux de *Neobuxbaumia*. C'était trop beau... Il apparut peu à peu que ce diable d'homme était en train, à lui seul, d'élever une gigantesque pyramide et que, pour ce faire, il était prêt à tout même à se corriger lui-même ! Précisément parce que « le fait s'impose » mais que ce n'est

pas facile de découvrir comment, il modifia plusieurs fois sa classification publiée d'abord en 1935 ; cela indisposa ; on crut à un despote qui voulait régenter selon ses changements d'humeur ; mais lui, acharné, bâtissait. On pressentait une grande chose gênante. Déjà, en étendant ses constructions, il risquait de déranger de ces petites monographies fort bien faites qui font la réputation de consciencieux savants patentés... Nous n'avons pas la place d'exposer même en résumé ces controverses, qui, érudition à part, rappellent parfois le **Lutrin**. A propos d'une subdivision des Mamillaires que Buxbaum avait élaborée dans un beau travail hérissé de toute la technicité possible, le malheureux professeur se vit accuser d'avoir créé une « **fast chaotische Situation** » (tome V. p. 3.530). Dans cette petite guerre, une des attaques buxbaumiennes est assez drôle : il entreprit, en reprenant tout depuis le départ, de démolir le genre **Rooksbya** proposé pour une espèce colonnaire par Backeberg et tout naturellement de démontrer qu'il devait venir gonfler l'importance d'un genre déjà connu et qui n'était autre que... **Neobuxbaumia** (Revue française **Cactus**, 15-3-53). Amertume de Backeberg, qui ne put s'empêcher de rappeler que son adversaire lui avait dû cet « honneur ». Buxbaum avait étayé son article sur de fins dessins — idéalisés, dira Backeberg — faits à Monaco (aimablement invité, se rengorge-t-il, par la Municipalité de cette ville)... Backeberg pulvérisa article et dessins par des photographies de fleurs en coupe, mises en regard des dessins tendancieux — et il se paya encore le luxe, dans les suppléments du tome VI, d'écrahouiller son adversaire, sans même daigner le nommer, en publiant une magnifique photo en couleurs de **Rooksbya** en fleur et en fruit : même un profane « devait » percevoir la différence avec les **Neobuxbaumia**... Il arriva aussi que Buxbaum imagina de subdiviser assez futillement les cierge **Cleistocactus** en deux sous-genres et, dans sa longue et pédante dissertation, il appela l'un d'eux **Annemarnieria**, en précisant lourdement que c'était pour remercier Madame Marnier de l'accueil qu'elle lui avait réservé au jardin de Saint-Jean-Cap-Ferrat. (Backeberg, en froid avec Monsieur Marnier-Lapostolle, qui, entre autres, méconnaissait le nouveau genre **Helianthocereus**, avait cessé ses fonctions de conservateur du jardin). La dissertation de Buxbaum fut balayée en douze lignes — et par des remarques au sujet desquelles on se demande quelle étourderie l'avait empêché d'y songer (t. II p. 993)*. Et bien d'autres passes d'armes. La position de Backeberg lui assure un avantage matériel : celui de répondre à des publications fugaces dans les **a-parte** d'un énorme ouvrage dont il sera difficile de se passer pendant

* Le signataire de ces lignes, pour n'être pas accusé de partialité, fait remarquer qu'il a lu ces études de Buxbaum et, sans hyperbole, mieux que les textes de Backeberg (ou du moins avec plus de facilité) puisqu'elles ont paru en français.

longtemps. Mais Buxbaum a su riposter féroce­ment : il s'est arrangé pour faire débaptiser **Backebergia** par sa marraine, Madame Bravo elle-même ! Coup double dans les quilles : le genre **Mitrocereus** de Backeberg était aussi désaffecté et inclus, avec l'ex-**Backebergia**, dans un nouveau genre **Pseudomitroce­reus**. Le tout signé « **H. Bravo et F. Buxbaum** » ! Le coup atteignit Backeberg peu avant sa mort. En l'encaissant dans son **Lexicon** posthume (non sans crier à la « falsification »), celui-ci s'est-il dit, que, comme pour **Rooksbya**, la postérité jugerait cette petite­sse terminologique trop « signée » et cousue de trop gros fil ?... En lisant cette masse de littérature scientifique avec un œil psychologue, on discerne, derrière les merveilles et les énigmes végétales, un véritable théâtre. Un Buxbaum, hautement conscient de représenter la science, cuirassé de langage technique, empêtré dans ses catégories, singulièrement myope : on gagerait (à vrai dire, je l'ignore) qu'il n'a jamais beaucoup hanté les déserts. Un Backeberg, au contraire, minutieux jusqu'à la vétille sans doute, mais toujours possédé par le sens des ensembles, voyant autrement les choses parce qu'il sait les voir à la fois de près et de loin, ayant su conserver dans son cabinet le regard de l'homme jeune qui explorait les Andes.



Pourtant, parlant de jeunesse, on devine — je dis bien : **on devine** — un autre drame. Le Backeberg vieilli, qui, la guerre passée, ses collections hambourgeoises saccagées, sait qu'il ne retournera plus sur les hauts plateaux boliviens ou les collines argentines, ni en ce Chili où il reste tant à découvrir, ce Backeberg s'aperçoit qu'il est remplacé. Au Chili précisément, installé à demeure, lui, Friedrich Ritter fait parler de soi. S'attachant aux régions encore inexplorées par les cac­tologues, il ne cesse d'envoyer en Europe des nouveautés et des graines de nouveautés. Et il les nomme. C'est avec les noms que ça se gâte. Toutes les querelles sont des querelles de mots : Julien Torma rapproche maux et mots. Naturellement Backeberg se tient soigneusement au courant : on lui envoie des spécimens importés ; il va en voir d'autres chez les col­lectionneurs. Il étudie les plantes issues de semis chez les horticulteurs. Il détermine ces plantes, il les intègre dans son système. Mais il a de l'humeur contre Ritter, et il le laisse voir. Il sous-entend que Ritter baptise à tort et à travers. En effet, au début, Ritter faisait des envois dénommés, sans avoir encore publié de diagnose latine. Les graines étaient cataloguées par Madame Winter, avec quelques renseignements, dont il faut bien reconnaître qu'ils étaient quelquefois fort som-

maires (p. ex. : « très joli »). Et Backeberg note sèchement : « ce n'est qu'un nom de catalogue ». Puis vient une grande et atroce (pour le lecteur) controverse. Backeberg a toujours eu l'idée que le sommet des Andes est une frontière botanique : les cactus pacifiques (comme il dit) sont différents des cactus du versant oriental des Andes. Jusqu'ici, il ne semble pas que cette idée soit sérieusement controuvée. Or Ritter se découvre de bonnes raisons pour apparenter des plantes issues des deux versants. (Revue **Cactus** n^{os} 65, 66, 1960). La **Trennung** est en péril. Et Backeberg ne manque pas une occasion, dans les commentaires de ses notices, de rompre des lances pour la **Trennung**. L'Américain Hutchison qui veut fusionner les genres **Neoporteria** et **Neochilenia** (et peut-être **Horridocactus**) est moins dangereux, parce que du moins ce sont là toutes des plantes « pacifiques ». Mais Ritter refuse le concept de **Neochilenia**, élaboré par Backeberg après bien des années de retouches patientes, d'observations et de réflexions : il le remplace en partie par celui de **Chileorebutia** ; le reste il le remise ainsi que des **Horridocactus** chiliens, dans le genre **Pyrrhocactus** qui pour Backeberg ne doit comprendre que des plantes de l'Est andin. C'est (aux yeux de Backeberg) le scandale taxinomique ! Les marchands, M^{me} Winter, Saint-Pie, M^{me} Kuentz et bien des autres étiquettent les plantes et graines d'après les indications d'envoi : il faut donc savoir qu'il s'agit d'un **Pyrrhocactus sensu Ritter**, et non sensu **Backeberg**. Vous croyez avoir affaire à une **Neoporteria** et c'est une **Neochilenia**. Beaucoup d'**Horridocactus** de Ritter ne sont que des **Neochilenia** de Backeberg. Quant au **Reicheocactus** dont ce dernier est si fier d'avoir démontré les caractères rigoureusement distincts et que jusque là on avait confondu avec une vieille **Neochilenia**, Ritter en fait une **Chileorebutia** comme les autres*. A l'heure qu'il est, la situation atteint, convenons-en, un maximum de confusion : une grande contention d'esprit est nécessaire pour s'y retrouver. Mais Backeberg ne va pas céder. S'il accueille avec vif intérêt les découvertes de son cadet, il est ferme sur les mots. Il faut dire aussi que Ritter a

* Backeberg en vient à distinguer : 1) *Neochilenia* qui, selon lui, est vraiment *reichei* (l'ancien *Echinocactus reichei* décrit par Karl Schumann en 1903) ; 2) *Neochilenia pseudoreichei*, découverte par Lembcke en 1958 ; 3) *Reicheocactus pseudoreicheanus* (ancien *Echinocactus reichei*, Hortorum, et celui de l'illustration, mais non du texte des Kakteen d'Alwin Berger, qui est donc à l'origine de la confusion et de la distinction à la fois, plante rangée dans les *Lobivia* par Werdermann et par Backeberg (en 1935) dans les *Neoporteria*) ; 4) enfin *Reicheocactus neoreichei* que Backeberg avait d'abord classé comme *Neochilenia*. — Ritter, qui a évidemment l'avantage d'être sur place au Chili, conteste une partie des distinctions ou les attribue à des variations secondaires et non discriminantes (correspondant à 20 % des observations). Que peut penser le botaniste parisien devant les pots de fleurs (sans fleurs) du Muséum ? Ce sont les gaietés de la « Synonymie » qu'on appellerait mieux *Mixonymie*.

malmené le Professor Doktor Rauh, qui explora de nouveau la Bolivie et le Pérou et procéda à la détermination de ses découvertes avec l'aide de Backeberg : « erreur d'étiquetage », dit Ritter « diagnose complètement erronée » ? une pleine page (t. II p. 1.227) montrant une magnifique touffe de **Haaageocereus Zehnderi**, non moins magnifiquement photographiée sur place près de Huallanca, doit lui river son clou.

Ce cactus nain est un des points névralgiques de la nomenclature moderne. Est-ce l'ancien Echinocactus reichei de Schumann dont Ritter a fait Chileorebutia Reichei ? Si oui, le nom de Neochilenia reichei de



Backeberg lui conviendrait aussi. Mais l'image ne permet pas bien de dire si ce n'est pas plutôt Reicheocactus neoreichei ou encore Reicheocactus pseudoreicheanus. En tous cas, ce n'est pas Neochilenia pseudoreichei.

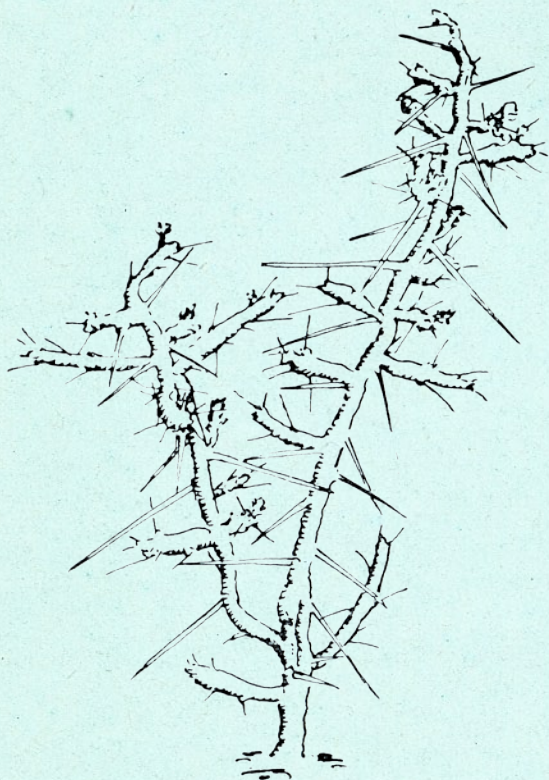
Pourtant, au fur et à mesure qu'avec les années les tomes des **Cactaceae** paraissent, l'attitude de Backeberg se nuance. Des diagnoses de Ritter sont publiées peu à peu. Tout en restant réservé et inébranlable sur la **Trennung**, Backeberg va jusqu'à professer aimablement que toutes verront le jour. Est-ce l'âge ? Est-ce le sentiment de l'**exegi monumentum** ? Ou serait-ce tout simplement une solidarité cactophilique qui tempérerait les ombrageux « malentendus » des Fabricateurs de Mots ?

Déjà dans les compléments du tome VI, puis dans son dernier ouvrage, paru quelques mois après sa mort (v. 14 janvier 1966), **Das Kakteen Lexicon**, Backeberg, sans rien céder, donne les « synonymies » de Ritter avec une relative sérénité. Jusqu'à son dernier jour, en effet, il a voulu parfaire son oeuvre. Ce **lexique** ne fait pas que résumer et rendre plus maniables les masses d'informations rassemblées dans les **Cactaceae** : il les complète et les corrige : toutes les découvertes de Ritter et de ses émules sont répertoriées ; — et l'on voit avec surprise le **Thelocactus conothelos** (= cactus à mamelons, mamelons coniques) qui avait été déplacé dans la genre **Gymnocactus** pour de bons motifs, redevenir **Thelocactus** : grâce à un cactéiste anversois, l'auteur a pu reconsidérer la nature des fleurs et n'a pas hésité à se déjuger. Scrupule très backebergien. Et ce n'est qu'un exemple parmi d'autres.



Ainsi la nomenclature scientifique et ses fluctuations recèlent, comme n'importe quel langage, les agitations, les comédies et les drames humains. Si j'avais voulu parler de Backeberg

en tant qu'individu, j'eusse pu facilement le faire grâce aux livres où il narre ses voyages. Il n'est pas sûr que j'en eusse dit plus qu'à partir d'un ouvrage consacré (et c'est ce qui me plaît) à un objet foncièrement inhumain, en restant uniquement attentif aux mots et aux querelles de mots, sans



Opuntia leptocaulis (De Candolle) en aztèque Tzazahuiztli

doute pour ne pas sortir du cadre de cette étude, mais aussi pour montrer jusqu'où mène l'analyse d'un langage.

Dans tout ce qui précède, à propos de sa mise en œuvre et de son évolution, le matériel verbal ne nous a pas seulement montré quelque chose de celles-ci, mais déjà aussi plusieurs traits de sa constitution. Il nous reste à l'examiner en lui-même, au moins sommairement.

Nomenclature précolombienne



Si l'on prenait au pied de la lettre la règle de nomenclature qui impose le nom le plus ancien, il faudrait remonter aux noms précolombiens. L'absence de diagnose latine serait excusable, d'autant qu'elle n'a pas toujours été exigible. L'absence même de description tout court serait juridiquement explicable par la destruction des codices « idolâtriques », due aux bons soins du clergé espagnol. Heureusement, on le sait, c'est pourtant dans ses rangs qu'ont apparu quelques esprits curieux, sources de nos connaissances sur la langue aztèque: le médecin Hernandez en est une autre. On peut faire des recoupements avec les parlers actuels, notamment le nahuatl.

Les Indiens du Mexique nommaient leurs plantes selon le même principe que nous les nôtres: d'après leur utilisation et principalement d'après leurs fruits. (Je ne puis m'étendre ici sur cet usage alimentaire des cactus*). Nous disons poire ou pomme (pomum c'est même simplement « fruit ») et de là poirier ou pommier. Les mots *nochtli* et *nopalli*, en nahuatl, semblent les termes génériques qui désignent tous les cactus. Malgré la diversité des aspects (raquettes des *opuntia*, rameaux feuillus des *peireskia*, boules ou colonnes), l'unité de la famille était donc perçue. Les spécialistes pensent, quoique ce soit peu discernable, qu'à l'origine *nochtli* signifiait peut-être le fruit et *nopalli* la plante (plus particulièrement les raquettes des *opuntia* et les tiges aplaties des *phyllocactus*: *palli* indique l'aplatissement): mais, par métonymie, le sens s'était généralisé. Ces deux termes entrent dans la composition des mots concernant les cactus, ainsi que le suffixe *comitl*, qui signifie « marmite » et qui était employé pour les globuleuses. Quant au mot *Huiztli* (dard) il servait également à caractériser les plantes remarquablement épineuses.

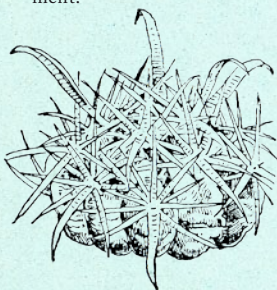
Les cierges à tête couverte de poils blancs, *Cephalocereus senilis*, *Pilosocereus leucocephalus* (= blanche tête), etc..., s'appelaient *Lamanochtli* (lama = vieux). Pour les Espagnols: *viejos*.

Les cactus nettement arborescents, dont le tronc complètement lignifié sert de bois de construction, étaient dénommés *Quahunochtli* (quahuil = bois). Mais on trouve aussi *Quanochtli*, probablement de quahitl = tête; c'est en tous cas l'étymologie que les Indiens de Puebla donnent

* Le très riche livre posthume de Léon Diguët *Les Cactacées utiles du Mexique* (1928) est une mine de renseignements. Ces pages lui doivent beaucoup mais ne sauraient dispenser de sa lecture. Backeberg attribue tant d'importance aux belles photos de Diguët, qu'il en a minutieusement révisé les attributions.



Hieroglyphe aztèque signifiant *Teonochtli*. On remarque, dans les noms de lieux où *nochtli* ou *nopalli* entrent en composition, que le même signe est employé indifféremment.



Ferocactus latispinus BRITTON et ROSE (ci-devant : *Cactus latispinus* HAWORTH, *Echinocactus corniger* DE CANDOLLE, *Mamillaria latispina* TATE, *Echinofossulocactus cornigerus* LAWRENCE). C'est un *Huizanahuac* (aujourd'hui *Biznaga*, de Cuernavaca ou *Corona del Señor*).

L'*Echinofossulocactus gladiatus* ci-dessous est un *Tepenexcomitl*.



pour *Quapetla* (*petla* = large) qui désigne notre *Ritterocereus* griseus dont les rameaux forment de vastes et denses couronnes, une large tête.

Pour les *cierges-lianes*, aux fleurs immenses et aux fruits succulents, certaines espèces étant sélectionnées pour la culture, il y avait le terme *Coanochtli* (*coatl* = serpent).

Les *Zapotnochtli* étaient, *raquettes* ou *cierges*, tous des *cactacées* à gros fruits.

S'il s'agissait de fruits à saveur acide, on disait *Zoconochtli*.

Parmi les *globuleuses* (*comitl*), les gros *Ferocactus* étaient qualifiés de *Hueycomitl* (= grand) ou de *Teocomitl* (*Teotl* = dieu, d'où le préfixe *simili-grec* maintes fois souligné); on disait également *Huiznahuac* (*huiztli* = dard, *nahuac* = parmi) dont les Espagnols ont fait *Biznaga*. C'était au *Teohuiznahuac* qu'étaient empruntés les énormes aiguillons qui servaient aux sacrifices humains et qui étaient entreposés dans le temple *Huitzacualco*. De dimensions plus modestes, le *Tepenexcomitl* (*marmite grise de montagne*) était un *echinofossulocactus*. Les *Comeles*, *Tiscomeles*, *Tecomeles* étaient des *mamillaires*.

On voit que tous ces termes étaient le plus souvent génériques et pragmatiques, désignant des groupes d'espèces et même de genres, parfois fort différents, selon un critère d'utilisation ou d'aspect extérieur. (Exactement notre procédé : « c'est une sorte de grand lis » « c'est une prune »).

Il faut en dire autant du fameux mot *peyotl* (*hispanisé* en *peyote*) et universellement connu, auquel Antonin Artaud a conféré la consécration poétique. Il semble bien que ce mot (dont le sens étymologique nous échappe) ait désigné un groupe d'espèces

désertiques, toutes de petite taille et douées de propriétés hallucinogènes analogues. A côté des *Lophophora Williamsii*, L. decipiens, L. lutea ou *Ziegleri*, L. echinata, auxquels nous avons restrictivement conservé le nom de peyotl, et qui sont les plantes encore utilisées par les Tarahumaras et les Huichols pour leurs rites sacrés, il y avait très probablement divers *Ariocarpus* et *Roseocactus*; et même une plante grasse, *Cotyledon caespitosa*, et des Composées utilisées dans la médecine indigène, appartenant au genre *Séneçon*; en outre, actuellement encore, les Indiens désignent par le diminutif «peyotillos» de petits cactus aux pouvoirs analogues, *Dolichothele longimamma* (à l'appellation pléonasmatique, ci-devant *Mamillaria l.*), *Dolichothele sphaerica*, *Solisia pectinata*, *Pelecyphora aselliformis* (d'autres sans doute, car tout cela reste mal connu).

Il est possible que les *Lophophora* aient eu un nom spécial, comme l'étude des langues indiennes actuelles le donne à penser*.

* Le *Lophophora* se nommait ou se nomme encore Kamaba chez les Tepehuanes, Hicouri chez les Tarahumaras et les Huichols (ces derniers disent aussi Joutouri); Hualari chez les Coras; Peyotl Seni dans l'Etat de Queretaro; Ho ou Wohoki aux confins des U.S.A.

On voit que la terminologie indienne n'a rien à envier à la terminologie moderne: qu'on en juge:

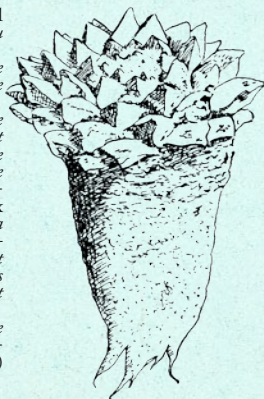
La première dénomination justifiée (selon les règles de l'I.O.S. ce devrait donc être le nom reçu) est celle de Francisco Hernandez, Protomedico de Sa Majesté Catholique, dans sa Nouvelle Histoire des plantes, animaux et minéraux mexicains, écrite à la fin du XVI^e siècle, parue (en traduction) seulement en 1615 et d'où sont tirés la plupart de nos renseignements sur la terminologie aztèque: il l'avait appelé Peyotl zacatecensis.

Le prince de Salm Dyck et Lemaire par ignorance, proposèrent: *Echinocactus Williamsii*. Puis (1841)



Lophophora Williamsii, le peyotl le Plus connu. Les finalistes voient dans ses poisons une compensation défensive de l'absence d'aiguillons. A la saison sèche, la Partie verte se rétrécit au point de rentrer dans le gros navet: le peyotl disparaît dans le sable.

Ci-dessous, un autre peyotl, l'*Ariocarpus retusus* SCHEIDWEILER 1838 (alias: *Anbalonium prismaticum* Lemaire 1831, *Mamillaria prismatica* Hemsley, etc.), moins répandu que le précédent.



Plusieurs noms spéciaux ont en effet été conservés. L'*Epiphyllum Ackermannii* (ou *Phyllocactus A.*), populaire dans ses hybrides aux brillantes fleurs rouges, cultivé chez les Aztèques comme chez les Indiens d'aujourd'hui, portait le joli nom de *Nopalxochilquetzaltic* c'est-à-dire « cactus à fleur (xochil) de plumes de quetzal ». L'*Aporocactus flagelliformis*, un des cactus les plus répandus et que les commerçants appellent « queue de singe » était plus justement nommé *Huitzocuitlapilli* (queue épineuse). Quant au *Selenicereus hamatus*, souple liane aux énormes fleurs blanches, c'était *Quauchuezplacuitlapilli* (queue d'iguane). Le *Tepepoa* (noble de la montagne, tepelt) désignait le

Lemaire créa le genre *Anhalonium* (= sans aréole : car *halôn* = aire à battre le blé; *halonion* = petite aire, d'où aréole !). Il y rangea les plantes qu'on appelait des « mamillariées aberrantes » « intermédiaires » entre les *echinocactus* et les *mamillaires*. Ainsi ce peyotl devint *Anhalonium Williamsii* et on emploie encore souvent le terme (par exemple une maison aussi sérieuse que la firme de Madame Kuentz). Un autre Français, Rebut, ayant proposé : *Echinocactus Jourdanianus* (E. de M^r Jourdain), Lewin en fit *Anhalonium Jourdanicum*. Voss (1872) le plaça dans le genre *Ariocarpus* (mot barbare forgé par Scheidweiler, sans doute pour *Eriocarpus*, « fruit laineux » ce qui est de surcroît inexact) ce fut *Ariocarpus Williamsii*. Karwinski (1885) en fit *Stromatocactus Williamsii* (*cactus-tapis*). Puis Coulter (1891) *Mamillaria Williamsii*, et en 1894 : *Lophophora Williamsii* (= porte-aigrettes). Sans compter *Anhalonium Lewinii*, *Echinocactus Lewinii*, *Mamillaria Lewinii*, *Lophophora Lewinii*, franchement suspects...

Quoiqu'il s'agisse d'une plante difficile à classer, son cas linguistique n'a rien de particulier : d'autres ont porté jusqu'à vingt ou vingt-cinq noms en un siècle ! Nous avons détaillé cet exemple pour que le lecteur aperçoive le sens terrifiant de ce que les cactéistes appellent pudiquement « la Synonymie » et Backeberg, dans un moment d'inspiration le « *Namenchaos* », le chaos des noms.

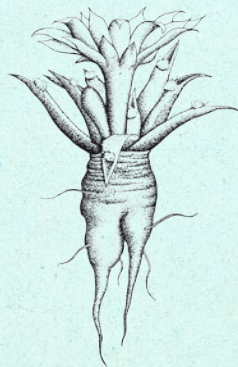


Nopalxochilquetzaltic
le magnifique
Nopalxochia Ackermannii
KNUTH
(ou *Epiphyllum Ack.*
Haworth ou *Phyllocactus*
Ack. Salm-D).



Un peyotillo :
Dolichothela longimamma

Ci-dessous : *Negomesia*
agavoides, découvert
en 1941.





Huitzocuitlapilli
notre
Aporocactus flageliformis

ci-dessous :
Quaucheuezplacuitlapilli
(*Selenicereus hamatus*)



gigantesque *Myrtillocactus* géométrizans aux innombrables petites baies rouges qu'on vend sur les marchés (aujourd'hui *Carambullo* dénomme le fruit ou l'arbre, ce dernier étant surnommé en outre *Padre Nuestro*).

Enfin avec les redoutables *Tzazahuistli* (épine collante), ou *Opuntia leptocaulis*, (cf. p. 38), voici le chapitre le plus riche de la nomenclature : les *opuntia* ou *nopals*. En effet, ces « figuiers de Barbarie » ou « raquettes », étaient cultivés et sélectionnés soit pour leurs fruits, soit pour l'élevage de leur parasite, la cochenille, qui donnait la merveilleuse teinture rouge, futur pactole pour le commerce espagnol.

Le *Nopalnocheztli* (*nocheztli* = cochenille) était, plus qu'une espèce, une variété horticole que les Aztèques avaient créée et qu'ils défendaient minutieusement contre les abâtardissements. Le *Tlapalnochtli* (*tlapali* = rouge) donnait des fruits dont le suc très rouge servait d'ersatz pour remplacer la fastueuse et coûteuse cochenille (*Opuntia orbiculata*). Le *Cotzienopalxochitl* était l'*opuntia* à fleurs et à aiguillons jaunes (*Cotzic* = jaune). Quant aux *Tenochtli* ou *Tepalli* (cactus des pierres) c'étaient les *opuntia* saxicoles du désert, sans valeur horticole. Et les *Tocahuiztli* (épine-araignée), c'étaient les *opuntia* couverts de poils comme s'ils étaient couverts de toiles d'araignées (*Opuntia leucotricha* etc...). Il y avait enfin les sortes d'*Opuntia* fructifères, dont les races amendées devaient correspondre aux Louisebonnes ou Doyennés du Comice de nos vergers...*

* Outre les fruits de leurs vergers de nopals, outre les *pitabayas*

De toute cette coruscante nomenclature, quelques termes ont passé, tant bien que mal, dans le latin scientifique des botanistes. Un *épiphyllum* (ou *phyllocactus*), *Nopalxochia phyllanthoides* estropie le *Nopalxochilquetzaltic* qui avait tout de même plus d'allure: d'ailleurs ce nom désignait comme nous l'avons dit, l'*Epiphyllum Ackermannii*; les véritables noms de *N. phyllanthoides* étaient plutôt, *Nopalquetzaltiquizi* ou *Maquauhpalli*. Dans *Polaskia Chichipe* (ci-devant *Lemaireocereus*), *cierge arborescent*, on trouve un dérivé du *nahuatl Chichiptl* (glande arrondie: le fruit, métonymie de La plante). Quant à l'*Escontria Chiotilla*, son nom est la forme hispanisée de *Quionochtli* (*quiotl* = fleur, bourgeon ou rejet). L'*Heliabravoa Chende* (ci-devant *Lemaireocereus Ch.*) est le *Cotzonochtli nahuatl* (*Cotzic* = jaune): le mot *chende* est mixtec et signifie «détritus», à cause des nombreux fruits tombés, suppose Diguët, qui se confondent avec les détritus... Le français Weber a emprunté les formes hispanisées de *Tzompahuitztl* (accrocheur) et de *Zoconochtli* pour *Opuntia Chapistle* (aujourd'hui *Peireskiopsis*) et *O. Joconostle*. Ajoutons le genre *Nopalea*, qui groupe une dizaine d'espèces arborescentes aux fleurs étroites, dont un *Nopalnocheztli*, le «Cactier de Campêche», ou *Cactus cochenillifer* de Linné, *Opuntia coccinellifera* (*Salm-Dyck*) ou *O. cochinellifera* (*Miller*), maintenant *Nopalea cochenillifera*... Quant à *Aztekium*, c'est la moins aztèque des dénominations: jamais les Aztèques n'eussent songé à appeler ainsi une plante parce qu'elle ressemble (si l'on veut) à «leurs» sculptures...*

Au début du siècle les timbres des colonies anglaises (comme d'ailleurs ceux des françaises) étaient tous d'un type uniforme: seul changeait le nom du pays, inscrit dans un cartouche autour de l'effigie du



King ou de la Queen. Mais les îles *Turk* et *Caiques* (sud des *Bahamas*) eurent le privilège de remplacer la tête gracieuse d'Edward VII par un *melocactus communis*, genre typiquement antillais (voir page 42).

et *pitayas* (mot importé d'Haïti) fruits des grands *Cereus* ou des *hylocereus* (ces végétaux sont eux-mêmes, appelés *pitayos*) les Aztèques consommaient et les Indiens consomment encore les graines de ces fruits ou celles des *cactus globuleux* à fruits secs, ventilés, torréfiés et moulus. Substances très appréciées. En voici la preuve rapportée en 1789 par le P. Clavigero dans son *Historia de la Antigua o Baya California* (ch. XIX). Chez les tribus «sauvages» de Basse-Californie, il y avait une saison où la nourriture se composait exclusivement de *pitayas*. Les Indiens avaient alors grand soin de faire leurs excréments sur des coussins d'herbe ou des pierres plates, pour les sécher au soleil: puis ils y recueillaient les graines, qui convenablement préparées faisaient d'excellente farine et de bons porridges. Les soldats espagnols définissaient cette pratique: *segunda cosecha de pitayas*.

* Autres emprunts (Langues non-aztèques): *tuna*, *pipitache*, *tetetzo*, *poco*, *huascha*, *huilunchu*, *jamacaru*, *umadeave*, etc., etc...



Haie d'OPUNTIA à Jenin (Syrie)

(Le Tour du Monde, 1881, 1. p. 150)

Les opuntia ont été diffusés avec une incroyable rapidité dans toute la zone tempérée par les marins qui en utilisaient les jeunes pousses comme antiscorbutique, à cause de leur conservation facile et très prolongée à l'état vert : bien vite, il en plantèrent aux escales pour pouvoir renouveler leur provision ; la plante essaima et se naturalisa. En Orient, elle fut apportée par les Maures, chassés d'Espagne sous Philippe III (1610) et qui en Andalousie avaient cultivé en grand les espèces bortoiles raménées des Indes Occidentales. D'où le nom de Karnous enn N'sarra, figuier des nazaréens ou chrétiens et le nom espagnol de Higo de Mauro. Les grecs dirent Fiquier des Francs. En France, ce fut Fiquier des Indes (d'où l'appellation botanique d'*Opuntia Ficus Indica*) avant de dire, à cause de la diffusion en Afrique du Nord, Fiquier de Barbarie.

Quant au terme d'*Opuntia*, on le dérive d'*Oponte* (grec *Opous*, *Opontos*, en poésie *Opocis*), ville de Locride, patrie de Patrocle et d'*Ajax*, aujourd'hui Bodonitza. Dès le milieu du XVI^e siècle, on le trouve employé par Conrad Gessner, le botaniste zurichois (qui fut aussi l'un des tout premiers à donner aux plantes des noms d'hommes). *Oponte* avait déjà servi à Théophraste pour

désigner une race de vrais figuiers. A-t-on cherché une analogie avec cette appellation (cf p. 31) ? Ou est-il exact comme on le dit, que *Ficus Indica* croissait déjà remarquablement dans cette région grecque ? Le problème reste obscur, ainsi posé : au début du XVII^e siècle, Bauhin estimait injustifiée cette étymologie géographique. Ne pourrait-on pas plutôt croire que les savants du XVI^e siècle (sachant le grec !) ont pensé aussi et surtout au sens de l'adjectif *opoeis-opous* qui veut dire juteux, succulent (*opos* s'emploie pour jus, en particulier jus de figue) ? Ce troisième sens a probablement été déterminant à l'origine (soit seul, soit même derrière l'un ou l'autre des deux premiers), puis il a été oublié.



Cactus pitajaya
d'après
Le Tour du
Monde (1873. I,
p. 140) : Ce nom
de JACQUES prête à
discussion : est-ce
le *Cereus tetra-*
gonus de LINNÉ
ou le *Cereus fer-*
nambucensis (écrit
aujourd'hui : *per-*
nambucensis) de
LEMAIRE ?

Ici, la fleur
semble celle du
premier, classé
maintenant
dans les *Acan-*
thocereus BRIT-
TON et ROSE.

Arcanes de la terminologie moderne



INSI de la terminologie aztèque en sommes-nous naturellement venus à la nôtre. Et nous remarquerons qu'au fond le principe de formation des mots scientifiques n'est pas tellement différent ; aussi banal quant au sens étymologique, aussi métaphorique. L'apport aztèque y étant infime, il nous reste à examiner les procédés de dénomination et de création de mots.

Le mot **cactus** est transcrit du grec **cactos** qui désignait un légume épineux, l'artichaut ou plus probablement une espèce de cardon. Au XVI^e siècle, on aime croire que Théophraste, décrivant assez obscurément ce végétal, parlait déjà, en grec omniscient, des **cactus**. En disant **cardones** les Espagnols débarqués au Mexique ne faisaient, eux aussi, qu'exprimer que « ça pique ».

Le mot français **cactier** a presque disparu. Il donnait pourtant lieu à de jolies locutions comme les **cactiers couronnés** pour dire les mamillaires. C'est un effet de la pression du langage botanique sur les horticulteurs et par eux sur le public. Qui aujourd'hui sait que les **cannas** sont des **balisiers** et les **rhododendrons** des rosages ?

Considérons d'abord les mots issus du grec et du latin, soit simplement empruntés, soit artificiellement composés. C'était l'essentiel procédé des savants jusqu'à une date récente. Au XIX^e siècle encore pour faire carrière scientifique, il fallait savoir le grec. Le terrible Dumont d'Urville, emmenant dans sa dernière croisière un neveu à la mode de Bretagne récalcitrant aux études, lui faisait faire (lui-même !) deux heures de latin et de grec par jour par tous les temps : il n'imaginait pas qu'on pût sans cela faire de voyages scientifiques, et il ne badinait pas. Il est peu douteux qu'au XIX^e siècle, mathématiciens ou naturalistes savaient de façon pratique plus de grec qu'un professeur de lettres d'aujourd'hui. Malgré cela, l'analyse du vocabulaire cactologique selon l'étymologie révèle son indigence sémantique.

Les plantes étant désignées par deux noms celui du **genre** et celui de l'**espèce**, réservons celui du genre et commençons par celui de l'espèce, mais sans perdre de vue que ce dernier, si vide qu'il semble parfois de contenu informatif, l'est quand même un peu moins si on le pense relativement au mot qui le précède. Dire d'un cactus qu'il est **grandis** ou **ingens** n'a rien de discriminant, puisqu'il y en a beaucoup de très grande dimension : appliqué aux **Echinocactus** il indique quand même un ordre de proportion.

C'est ainsi que la TAILLE est un critère aussi employé que facile : **giganteus***, **gigas**, **altissimus**, **maximus**, **intermedius**,

* Naturellement ces adjectifs sont au féminin ou au neutre suivant le genre des genres. Avec de curieux solécismes parfois.

minutus, deminutus, parvulus, humilis, pusillus, nanus, minimus, minusculus, et en se creusant un peu : **pygmæus, liliputanus** ou a l'opposé : **Columna Trajani**. On voit le schéma : l'inflation spécifique amène une surenchère, pour éviter la répétition des mêmes mots : ce qui est néanmoins impossible dans les noms d'espèce. **Carnegia** et **Neoraimondia** (voir illustr. p. 3) sont également **gigantea**. L'inconvénient est que, dans le carrousel de la nomenclature, on s'efforce, quand on change la classification et donc le nom des genres, de laisser fixe le nom des espèces pour qu'il soit moins difficile de s'y retrouver : aussi ces synonymies ne sont pas heureuses. Il faut observer encore, dès ces premiers exemples, que ces épithètes n'ont malheureusement rien d'exclusif : il y a d'autres géants que **Carnegia** et **Neoraimondia** et dont les noms ne font pas allusion à la taille.

Sur la FORME de la plante, l'imagination verbale des botanistes ne s'évertue pas moins (avec les mêmes désavantages). Des indications de taille comme : **elongatus, exaltatus, erectus, procerus** (élané), **elatiior, extensus, columnaris** sont en réalité des notations de forme par opposition à **sphæricus, hemisphæricus, clava** (massue), **clavatus, clavellinus** (en petite massue), **strobiliformis** (en pomme de pin), **ovatus** (en œuf), **rotundulus, teres** (arrondi)... Mais les mots, même répétés (ceux-ci le sont), finissent par manquer. Et l'on raffine : **placentiformis** (en forme de gâteau), **cyathiformis** (en forme de tasse : il faudrait **cyathimorphus**), **tabularis** (en forme de table : hyperbole quand il s'agit d'un **notocactus** !), **bambusoïdes** (analogue au bambou), **pulvinosus** (en coussin), **cucumis** (concombre), **oreopepon** (melon montagnard), **lageniformis** (gourde)...

Le nomenclateur, qui est forcé de ne pas créer de répétition dans un même genre, distinguera **Lobivia cylindrica, Lobivia cylindracea** et **Lobivia elongata** ! Informations différentielles nulles. On précise avec **pachycylindricus** (cylindre épais), **erectocylindricus, leptocaulis** (tige grêle), **crassicaulis** (épaisse), **trigonodendron** (arborescent et prismatique). Et l'on arrive aux métaphores herpétiques : **serpens, tenuiserpens, repens, viperinus, colubrinus** (couleuvre), **anguis, tortuosus**, etc... Les Aztèques disaient : **coanochtli** (coatl = serpent). Et dans le même ordre d'idées : **procumbens** (couché), **decumbens, undatus, flagelliformis** (en fouet), **flagriformis** (id), **pendulinus** (« pleureur »), **prostratus**, ou au contraire **scandens** (grimpant), etc... Pour les espèces ramifiées, M. de la Palice dirait : **ramosus, ramosissimus**, outre **candelaris, candelabriformis, multigeniculatus** (maintes fois coudé), **pachycladus** (rameaux épais), **microcladus**... Un cierge « suspendu » aux arbres est l'**eccremocactus**. Pour les espèces formant des touffes : **cæspitosus**, ou même (dangereuse hyperbole !) **viviparus, prolifer**. On qualifie encore la « tête » : **planiceps, multiceps, polycephalus, aureiceps** ou **chrysocephalus** (tête d'or), **fulviceps**, (tête fauve), **gerocephalus** (tête de vieux), **ruficeps** ou **pyrrhocephalus** (tête rousse), **erythrocephalus, cephalomacrostibas** (tête en gros lit d'herbes)...

D'autres espèces tirent leur nom de leur ÉPIDERME sans que la nécessité en soit toujours très visible : **calochlorus** (d'un beau vert), **euchlorus** (id), **lamprochlorus** (vert brillant), **lucidus**



Sommité fleurie de Ferocactus latispinus (remarquer les glandes dans la laine des aréoles entre les boutons et les aiguillons).

(brillant), **lubricus** (glissant). **Durus** est plat : **loricatus** ou en grec **cataphractus** (cuirassé) témoigne d'un petit effort. Il y a des épidermes bleutés : **azureus**, **cærulescens**, **cæsius**, **glaucus**, **glaucescens**, **calybæus** (acier)... Des notations un peu moins banales en apparence : **brunnescens**, **cinerascens** ou **cinereus** (cendré), **pallidus** (pâle), **adustus** (brûlé), **fuliginosus** (enfumé). L'épiderme peut être : **pruinosis** (revêtu de pruite), **farinosus**, **squarrosus** (galeux), **peculiaris** (pouilleux), **furfuraceus** (comme du son), **myriostigma** (dix mille points), **maculatus** (taché), **mucidus** (moisi), **fissuratus**... Il s'agit aussi de sa consistance : **corrugatus** (plissé), **angustostriatum** ou **stenostriatum** (stries étroites). Dire qu'il est **pictus** (peint) n'apprend rien. Quant à **Mamillaria glareosa**, si on dit : « pleine de gravier » c'est que la plante est à demi enterrée.

Les **RACINES** qui sont à l'honneur le doivent à leur caractère d'exception : **polyrhizus** (aux multiples racines), **megarhizus** (grosse racine), **napinus** (en navet), **rapifera** (en rave).

Subterraneus et son doublet grec **hypogeus**... Notons que parfois tout un genre a des racines napiformes, alors qu'une seule de ses espèces est ainsi qualifiée comme si cela la différenciait des autres !

C'est avec les **AIGUILLONS** que les dénominations pullulent. On y trouve des repères pratiques sinon pour discriminer du moins pour reconnaître les espèces. A leur service toutes les ressources du vocabulaire gréco-latin sont mises en œuvre. La distinction entre **aiguillon** et **épine**, botaniquement fondamentale (l'aiguillon peut être arraché sans déchirure de l'épiderme, l'épine en fait partie), est complètement oubliée dès qu'il s'agit d'étymologie. Du moment que « ça pique », ça va. Ne suffisent pas **spina**, **acantha** ou **centron** : la métaphore coule à plein bords. Le mot **cactus** (cardon épineux) en est le premier témoin. Le hérisson est l'objet d'une consommation gloutonne : **echinus**, **echinatus**, **echinarius**, **echinoïdes**, **erinaeus**, **pseudechinus**, **hystrix** (porc-épic) ; on appelle le murex en renfort avec toutes ses pointes : **muricatus** ; voire le balai, **scopa**, avec des composés : **scoparius**, **nigriscoparius**, et l'étrille, **strigil**... L'éperon (d'où **Calcaratus**, muni d'éperons), la pince (**macrochele**, grande pince), le clou (avec **clavispinus**, épine en clou et les composés du grec **hêlos**...), l'aiguille (**acifer**, **aculeatus**, **aciculatus**, en grec **polyraphis**, **raphidacanthus**...), l'alène (**subula**, en grec **centeterion**), toute cette quincaillerie métaphorique nous amène à l'armurerie, qui hante les belliqueux botanistes. Le cactus sera vu **armatus**, **armatissimus**, **gladiatus**, **gladiispinus**, **hastatus** ou **hastifer**, porte-lance, en grec **sarissophorus**, **pugionifer** (porte-poignard), etc... sans oublier les mots grecs **xiphos**, **machæra** (épée), etc... Et par corollaire on dira : **inarmatus**, **inermis** (**denudatus** ou **anacanthus** aussi) : mais ne pas s'y fier, ces espèces désarmées ont encore bien des piquants ; les épithètes **subinermis**, **subnudus** (presque nu) sont plus exactes. Les armes évoquent tous les adjectifs « moraux » qui traduisent la même agressivité imaginaire : **ferox**, **invictus**, **metuendus** (à craindre), **molestus** ou **inamoenus** (désagréable) etc... Inutile de souligner combien tout cela est pure littérature. Les qualifications physiques le sont autant : **robustus**, **rigidus**, **horridus** (hérissé), **horridissimus**, **horripilus**, **acanthodes**. Même **intertextus**, **intricatissimus**, **densiaculeatus**, **acanthoplegma** (entrelacement épineux), **imbricatus**... n'ont rien de très instructif.

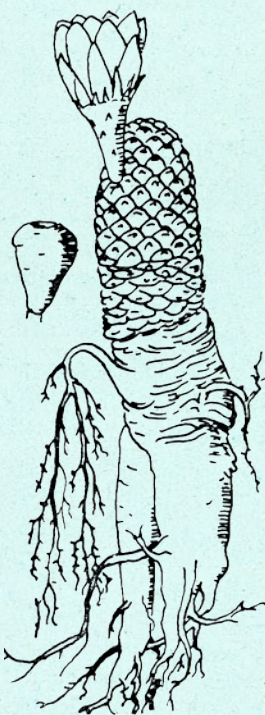
L'arithmétique des aiguillons est imprudente, **Monacanthus** ou **monocentrus** (1 aiguillon), **geminispinus** (2), **triglochidiatus** ou **triacanthus** (3), **tetraxiphus** ou **tetracanthus** (4) penta-, hexa-, hepta-, octa-, **enneacanthus** réservent des surprises ! Une espèce, balisée de ce dernier nom, a de 3 à 8 aiguillons par aréole ! Il y a beau temps qu'on ne donne plus ce type de noms. On préfère **paucispinus** ou **multispinus** ou en grec **lasiacanthus**, **pyncacanthus** (drus), **polycentrus**, **dasyphrissus**...

La couleur a plus de faveur, quoiqu'elle puisse varier. **Flavispinus**, **aureispinus** ou en grec **chrysacanthus**, **albispinosus** ou **eburnispinus**, **melanacanthus** ou **nigrispinus** ou **ebenacanthus** (noir), **rubrispinus** ou **haematacanthus** (rouge sang), **tephracanthus** (gris), **hyalacanthus** (vitreux), **multicolorispinus**...

Ces synonymes du grec au latin permettent dans un même genre de donner deux noms « différents » : exemple : **Parodia chrysacantha** distinct de **P. aureispina** : on n'en est pas plus avancé. Très souvent, dans la dénomination, la couleur des aiguillons est attribuée à la plante elle-même. Ainsi **Haageocereus versicolor**, **H. zonatus**, **H. dichromus** sont comme cerclés de bandes où varie la nuance des aiguillons (**versicolor** est une galéjade). De même le rouille-foncé d'**H. atroferrugineus**, le jaune-paille d'**Echinocereus stramineus** ou la tonalité des **Lobivia rubescens**, **Mamillaria rufo-crocea** (jaune roux), **M. stella-aurata** (jaune d'or), **M. straminea**, **M. albidula**... D'où équivoque possible avec la coloration de l'épiderme ou de la fleur... (Ex. : **Mamillaria livida**)...

La forme des aiguillons dresse aussi ses ambiguïtés. Les compare-t-on à des cornes ? D'après le nom, bien malin celui qui distinguera **Coryphanta cornuta** et **Coryphanta cornigera** ! **Corniger** aussi fut longtemps le **Ferocactus latispinus**, aux larges aiguillons jaunes et rouges, qui mériterait d'être nommé **bicolor** autant que le **Thelocactus** de ce nom. **Laticornuus** n'est pas oublié. **Capricornis** nous amène à la courbure, comme **camptotrichus** (cheveux courbés, cheveux très raides), **unguispinus** (griffe), **reduncuspinus** ou **reflexispinus**, doublé par **campylacanthus**, **hyptiacanthus**. (à la renverse), **gonacanthus**, **tortispinus**. Les indications de taille ont à peine une valeur relative : **longicornis**, **grandicornis**, **macracanthus**... La mamillaire à moustaches (**M. mystax**, il faut bien s'amuser un peu) bat les records de longueur. **Nidus** ou **nidulans** indique de longs aiguillons emmêlés comme un nid. **Arachnacanthus** les peint groupés en pattes d'araignée. La vraie précision scientifique serait donnée par **tunicatus** ou **vaginatus** (aiguillons entourés d'un fourreau de « papier ») sans la métonymie qui attribue le caractère à la plante.

Même métonymie pour **papyraceus** : les aiguillons semblent en papier, non la plante. Enfin pour revenir

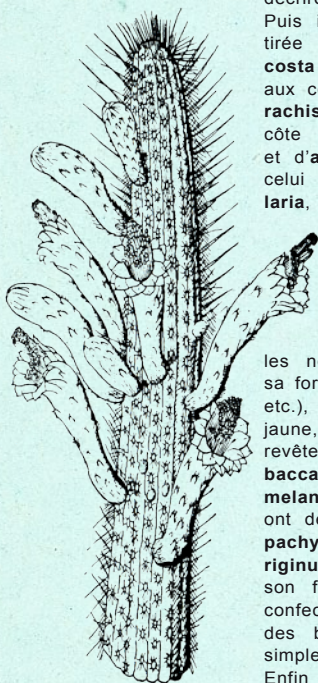


Tephrocactus (= cactus gris) subterraneus
(Jujuy, Argentine)



Tephrocactus ovatus
ci-dessous
Gymnocalycium denudatum





exactement à un trope aztèque, citons **acanthurus**, qui traduit en grec **Huit-zocuitlapilli**.

Nous n'allons pas continuer cette analyse détaillée, considérant que ces exemples suffisent : car elle nous mènerait loin sans nous apprendre grand chose d'autre sur ce que nous cherchons. Il faudrait en effet étudier les noms des aiguillons à **CROCHETS** (**ancistron**, hameçon ; **hamatus**, pourvu de crochets) — ainsi que les mots qui prétendent décrire les poils, soies, laines, squames... Puis il y aurait toute la nomenclature tirée des **COTES** : les composés de **costa** ou du grec **pleura** (**hybopleurus**, aux côtes bossues), avec le renfort de **rachis**, épine dorsale (**pelecyrachis**, à côte en forme de hache), de **gônia** et d'**angulus**. Un autre chapitre serait celui des **mamelons**, chez les **Mamillaria**, **Coryphanta** et apparentés : on joue avec le latin **mamma** et le grec **thele** (**conimamma** ou **conothelos**, mamelon conique ; **phymatothele**, mamelon bossu). **Dolichothele longimamma** est un pléonasme hypocrite... Il resterait

les noms faisant état du **FRUIT**, de sa forme (**gonocarpus**, **sphaerocarpus**, etc.), de sa couleur (**xanthocarpus**, jaune, **leucocarpus**, blanc...), de son revêtement (**echinocarpus**, **spinobacca**...), des graines (**cardiospermus**, **melanospermus** : une foule d'espèces ont des graines noires !). Un immense **pachycereus** est baptisé : **pecten aboriginum**, parce que les indiens avec son fruit aux longs aiguillons serrés, confectionnent des « peignes » où plutôt des brosses à cheveux, en coupant simplement les pointes vulnérantes... Enfin le vocabulaire **FLORAL** exigerait quelques pages. Mais ici on rejoint la nomenclature de la botanique générale. A propos de l'expression des couleurs notamment, un véritable « usage » s'est, depuis Linné, imposé chez les naturalistes : nous sortirions des limites de cet article. Il n'en faut pas moins remarquer le vague de maintes notations fréquentes : **grandiflorus**, **parviflorus**, etc... — et à côté des qualificatifs de nuance nantis des suffixes **-florus** et **-anthus** (**viridiflorus**, **smaragdiflorus**,

chloranthus, fleur verte, **thionanthus**, fleur soufre...), tous ceux qui en sont dépourvus et créent une équivoque : sans doute **aurantiacus** (orange) ne peut convenir qu'à une fleur, mais **pallidus** (pâle) peut aussi bien qualifier l'épiderme ou les aiguillons (c'est le cas parfois) et **atroviolaceus** (violet noirâtre) de même. Je ne parle pas de **callichroma**. Quant à l'odeur, elle a peu inspiré les parrains : et ils ont laissé de côté les cas les plus discriminants (comme **Pseudoblivia obrepanda**, à odeur de racine de persil ; **obrepandus**, « un peu arrondi », est au contraire un de ces mots flous qui veulent tout dire et peuvent s'appliquer aussi bien au corps de la plante qu'aux pétales légèrement recourbés).

Moralités

Survolons enfin les abondantes qualifications que nous avons déjà traitées de « morales ». **Conspicuus**, **pulchellus**, **concinus**, **egregius**, **elegans**, **bellus**, **perbellus**, **speciosus**, **delicatus**, **nobilis**... voilà pour l'esthétique. **Amabilis**, **amœnus**... voilà pour les mœurs, mais aussi **decipiens**, **dubius**, **neglectus**, **difficilis**, **vilis** : il y a même **Deamia diabolica** au Honduras Britannique. L'étonnement ? voici **mirus**, **mirabilis**, **mirabundus**, **paradoxus**, **rarissimus**, voire **heterodoxus**. **Subtilis** peut-être désigne les aiguillons. Quant à **Parodia suprema**, il se pourrait que l'on parle de son habitat (3500 m. d'altitude).

Les épithètes du type **pseudopulcherrimus** n'ont rien d'une insinuation injurieuse : elles marquent seulement une analogie qui a prêté à confusion avec le sujet nommé **pulcherrimus**... En effet, en cette botanique, autant que la métaphore, l'hyperbole et la métonymie — l'analogie est reine. De là aussi, déjà cités, les noms en **neo-** : **neomystax**, **neocruciger**... (cf. p. 10, et 35), ceux en **-oides** : **agavioides**, **rebutioides**, **mamillarioides**... ou encore **Mamillaria sempervivi** comparée (vaseusement) à une joubarbe (**sempervivum**).

On m'objectera que je suis trop exigeant, à vouloir que les mots signifient quelque chose par leur composition. Les mathématiciens modernes prennent un mot quelconque, le mot « truc », par exemple (réel), et lui confèrent un sens défini. Les physiciens américains, pour baptiser un composant de l'élection, laissant le grec (signe des temps !), ont choisi le mot **quark**, imaginé par Joyce dans **Finnegans Wake** : et il n'est pas si mal. Les chimistes avaient montré la voie avec les noms d'éléments formés sur des noms propres (Lutecium, Ytterbium, Chambernecium...). Les botanistes les avaient précédés de très longtemps.

Dans la première partie de cet article, nous avons déjà relaté des exemples de ces désignations, qui sont très loin d'exprimer toujours le rapport de l'inventeur à l'inventé (c'est plutôt l'exception). Cela nous vaut un latin carabiné : sous forme d'adjectifs : **cartwrightianus**, **rivièreanus**, **smrzianus**, ou de génitifs : **mello-barretoii**, **broadwayi**, **hitchcockii**, **couranti**... ou de pluriels (pour des frères, oncle avec neveu, etc.) : **Madisoniorum**, **Wendlandiorum**, **Blossfeldiorum**... Au XVI^e siècle, les botanistes avaient le courage de traduire leurs noms : von Zaberberg signait

Tabernaemontanus et Schwarzberg Nigromontanus. Aujourd'hui, plus de Tiliaeramus, mais paresseusement **Lindenzweigianus** (branche de tilleul), ni de Vehiculifamulus, mais au génitif : **Wagenknechtii**. Rebut écrit **Lesaunierii** sans penser à Salarii... Cependant traduit par **planta**, Pflanz (nom de botaniste exemplaire !) eût été équivoqué. Excentrique est **estebanensis** (pour **Stephanensis**) : pourtant à la fin du XIX^e siècle, Karl Schumann prenait encore la peine de dire **Assumptionis** pour la ville d'Asuncion. Mais avec ces deux mots, nous abordons la géographie.

Graphies géographiques

Les déterminations géographiques sont vieilles. Exemple : **peruvianus** sert à Linné pour un cierge, connu en Europe depuis longtemps déjà et qui n'est pas du Pérou (il indique : Jamaïque ou Pérou). Le prince de Salm-Dyck, pour une raison compréhensible, appelle **Kewensis** une plante mexicaine. Le **cereus æthiops** d'Haworth n'est évidemment pas d'Éthiopie (il est d'Argentine : s'agit-il des aiguillons noirs de son sommet ?). Le cas le plus cocasse est celui de **Brasilopuntia Neoargentina** qui, pense-t-on, serait du Paraguay, mais en tous cas ni du Brésil, ni de l'Argentine ! Ce sont là des exceptions paradoxales. Le plus souvent l'indication de provenance est une information utile, à laquelle le manque de culture gréco-latine et la paresse imaginative donnent encore plus d'opportunité. Actuellement, deux sur trois des nouvelles espèces reçoivent un nom géographique. Ce qui nous vaut des merveilles philologiques. Dégustez plutôt à haute voix ces adjectifs de lieu : **totalapensis** (Mexique), **totalensis** (Chili), **totorensis** (Bolivie), **totorillanus**, **toralapanus**, **conaconensis** (Cona-Cona, Bolivie), **chichensis** (ibid.), **chachapoyensis**, **ayacuchoensis**, **tunariensis**, **churinensis**, etc..., auprès desquels **lurinensis** ou **titicacensis** sont un peu plats. Nous jouissons de **Parodia tarabucina** et d'**Echinopsis Tapeacuana**, originaires de Bolivie. Et du Mexique nous vint **Mamillaria stella de tacubaya** (Heese). Sa soeur, **Mamillaria sonorensis** n'est pas un cactus-Memnon, mais simplement une citoyenne de l'État de Sonora et **M. Leona** de l'État de Nouveau-Léon... C'est bon pour l'Europe, de traduire rouennais et bordelais par **rothomagensis** et **burdigalensis** ! Pourtant, à la « belle époque » le grand Carlos Spegazzini, cactéiste argentin, ne se dispensait pas de dire **melanopotamicus** ou **megapotamicus** : on reconnaît le Rio Negro et le Rio Grande. Aujourd'hui, le Dr Cardeñas, actif découvreur bolivien, note froidement **Riograndensis** ou **Rionegrensis**. Il est vrai que ça fait un doublet synonymique de plus, ce qui est une bonne affaire (mais pourquoi pas **Rivus Magnus** et **Rivus Niger** ?)... Cependant, les notations géographiques étaient souvent d'une agréable généralité : **fluminensis**, **montanus**, **desertorum**, **eremophilus**, **littoralis**, **maritimus**, **insularis**, **peninsulæ** (c'est la Californie), **nesioticus** (insulaire en grec, pour un **brachycereus** des Galapagos). Cela pouvait se préciser sans perdre de sa généralité : **dumetorum**, **rupestris**, **scopulinus**, **saxatilis**, **rupicolus**, **petrophilus** (cascade de précieux synonymes), ou mystérieusement : **abyssi** ! Les adjectifs comme **occidentalis**, **australis**, **tropicus** battaient le record d'imprécision. De nos jours, le moindre ranch entre dans la terminologie. L'inconvénient est



Gymnocalycium pflanzii (Vaupel)
Werdermann

qu'il faudrait une érudition toponymique énorme. On doit savoir qu'**Apoloensis** n'a rien à voir avec le soleil mais concerne un bourg bolivien, que **Campinensis** n'est pas une allusion Belge mais rappelle Campina au Brésil, que l'eucalyptus n'est pour rien dans **eucaliptinus**, mais qu'Eucalipto est un village près de la Paz, que **Transitensis** n'insinue pas la caducité des fleurs, mais rappelle Transito du Chili, que **Camarguensis** ne tient pas aux Bouches-du-Rhône mais à Camargo (Bolivie), et que **Panamensis** ne fait pas allusion à Panama mais à Panama.

Déchéance latine

M'accusera-t-on de mauvaise plaisanterie, à propos de ces derniers exemples ? Ils n'auraient pourtant rien d'in vraisemblable en notre temps où le latin botanique déchoit.

Certes ce dialecte a toujours eu quelque chose de « culinaire ». Mais, chez Linné, il restait grammaticalement correct et, dans son jargonage, obéissait à des lois simples. Les cactologues d'avant 1914, à quelques exceptions près, (nous avons cité, p. 26, un exemple de Scheidweiler**) demeuraient dans cette tradition. Aujourd'hui, particulièrement aux Amériques, c'est la dégringolade. Que diraient Pitton de Tournefort ou Pyrame de Candolle s'ils pouvaient connaître ces crimes ne disons pas de lèse-Cicéron, mais de lèse-Linné — ou simplement ces galimatias ? Les diagnoses de Cardenas, professeur de Faculté, exhibent d'incroyables barbarismes (*omneæ* comme pluriel féminin de *omnis*) ; il écorche les noms qu'il crée : *Vellegradensis* pour *Vallegrandensis* ? Charitablement, Backeberg parle de coquilles. Mais lui-même lâche des germanismes qui faussent l'intelligibilité. Pour dire « un peu élevé », il écrit *aliquid elevatus* (cet *aliquid* rend un emploi d'*etwas* en allemand). Avec un ablatif descriptif (le cas favori du latin linnéen), il bafouille en exprimant une gradation colorée : « des [pétales] de vert-clair à blanc » cela donne : *phyllis claroviridibus ad albidis* !!! Du moins sa nomenclature est-elle soignée. Mais sous la plume de Lindsay on trouve le monstrueux *radiaissima*, religieusement reproduit partout par respect de la règle de priorité. Craig, le souverain docteur ès mamillaires, commet pour elles d'affreux bâtardeaux : *bellacantha*, *auriacantha* ou des soudures baseuses : *vagaspina*. Cardenas l'imité : *multigonus*, *caloruber*. Rose avait fabriqué le pénible *feroacanthus*. Ne parlons pas du *ferocactus tortulospinus* de Gates... Il y a quelque chose de pourri au royaume de botanologie.

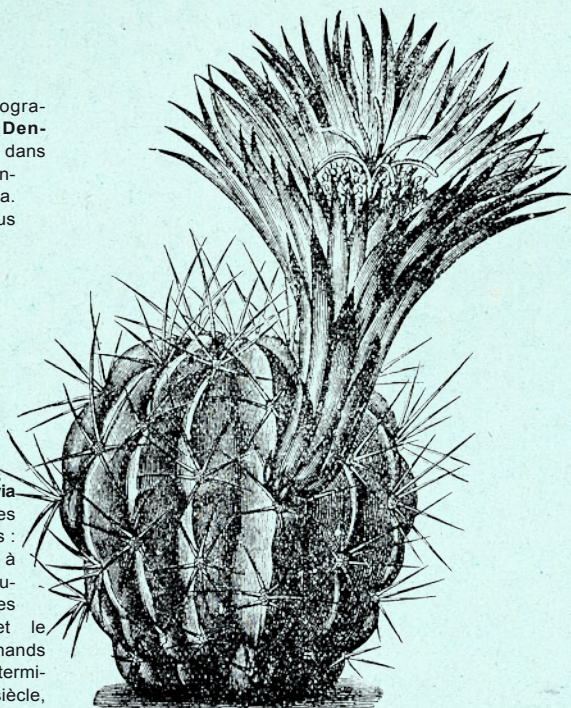
Il est curieux de constater que, si la tradition gréco-latine la plus élégante et la plus gourmée est maintenue bien haut, c'est par le japonais Y. Ito, qui cisèle des mots aussi grecs qu'il est possible. Malheureusement, il arrive souvent trop tard — le Japon est loin — et ils ne sont pas adoptés à cause de la loi d'antériorité. Pourtant *Mesechinopsis* est plus parlant que *Pseudobivia* (pour désigner une plante intermédiaire — *mesos* — entre *echinopsis* et *lobivia*). Et *Dracocactus* (au lieu d'*Horridocactus*) opère une impeccable synthèse d'Athènes et de l'Extrême-Orient. Il est juste de souligner que les nombreux noms donnés par Friedrich Ritter sont en général très choisis : tout en cédant à l'inévitable inflation « géographique », il est un des seuls à créer des appellations latines parfois ingénieuses et qui rappellent la grande époque.

Les Genres

La désaffectation pour les créations gréco-latines a éclaté avec l'œuvre des américains Britton et Rose. Ils ont eu trop de mots à forger. Ils n'ont pas tenté (était-ce d'ailleurs possible ?) d'introduire une méthode unificatrice. Ils ont carrément transcrit des noms de lieu comme noms de genre : *Arequipa* (Pérou), *Copiapo* (Copiapo, Chili), *Oroya* et *Matucana* (Pérou). *Chiapas* (Chiapas, Mexique), *Utahia*, (on a fait depuis *Coloradoa*)... Ils se sont même amusés (espérons-le) à fabriquer des

* *Ehrenberg* (1843) créa le *charabia* : aselliformis (de l'allemand Assel, cloporte, alors que *Oniscus* ne demandait qu'à faire oniscomorpus).

anagrammes géographiques*. Les **Dendoza** croissent dans la province argentine de Mendoza. Les **Mila**, qui vous auraient un air si gentiment latin, ressortissent à la région de Lima. Quant aux opuntioïdées brésiliennes **Tacinga**, les lecteurs des **Fils d'Ariane** deviennent qu'elles tirent leur nom de Catinga. Les **Lobivia** (Bolivia) sont les plus populaires : leur aptitude à splendidement fleurir a brisé toutes les réticences et le dernier des marchands entêtés dans la terminologie du XIX^e siècle, pactise sans honte avec cette anagramme



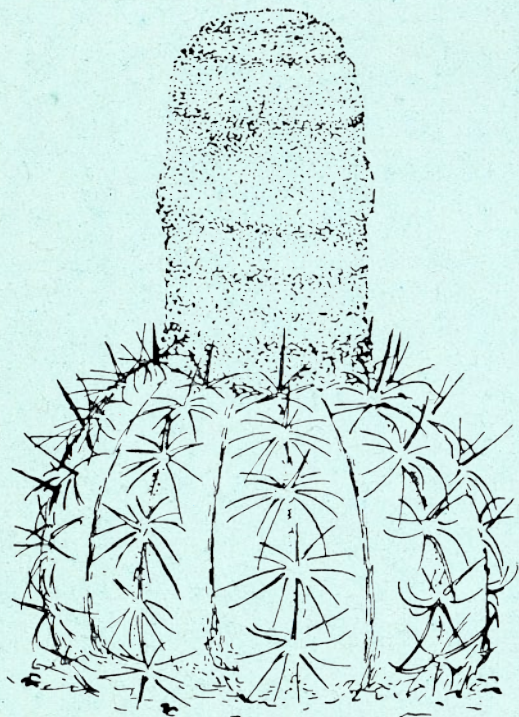
Lobivia (anagramme de Bolivia) pentlandii de Britton et Rose Succès partagé avec les **Parodia** et les **Rebutia**, également floribondes : ces dernières furent dédiées à Rebut par l'illustre Schumann (1895) et il est amusant de rappeler que ce nom, qui est aujourd'hui un des mieux admis et des plus populaires, souleva alors un tollé général : l'éminent cactéiste faillit se faire exclure de la **Deutsche Kakteen Gesellschaft** et accepta même de se déjuger ! (**Blühende Kakteen**, p. 31, 1902).

Avec ces remarques, nous abordons le problème des noms de GENRES. Depuis toujours, pourrait-on dire, y règne le manque d'homogénéité. Trois types de mots y sont principalement employés

1) Le minime Plumier créait (XVII^e siècle) le genre **Peireskia** (cactus à branches et à feuilles, semblables aux arbustes « normaux ») en l'honneur de l'humaniste Peiresc. C'est le type du nom de genre au féminin, qui a tendance aujourd'hui à se multiplier le plus : nous en avons cité au début comme **Helibravoa**, **Backebergia**, **Neobuxbaumia**, etc..., et à l'instant **Parodia**, **Rebutia**,... formés sur des noms d'hommes, ou comme **Opuntia**, **Neochilenia** et les genres ci-dessus dits, formés sur des noms de lieux. Des tribus indiennes furent invoquées par Croizat pour **Navajoa** (1943) et par Kate Brandegee pour

* A cause d'une homonymie ils remplacèrent *Hariota* de Pyrame de Candolle par *Hatiora*.

Cochemiea (en 1897 cette tribu de Basse-Californie n'existait déjà plus)... La politique n'a guère marqué les noms de genre **Leuchtenbergia principis** rappelle Eugène de Beauharnais, duc de Leuchtenberg (le nom d'espèce n'est ici qu'une redondance incongrue du nom de genre). **Porfiria** honore le sinistre Porfirio Diaz, président du Mexique... (D'ailleurs, à part **hylocereus Napoleonis** ou **echinopsis ducis Pauli**, etc, les noms d'espèce imitent cette réserve).

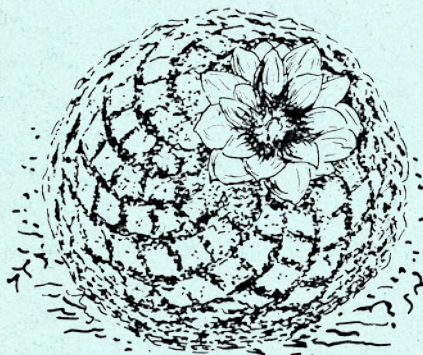


Melocactus Jansenianus BACKEBERG.

Espèce originaire de l'Etat de Liberté (Pérou). Il ne s'agit pas là du tout de jansénisme, quoique, en ce qui concerne le genre Melocactus, eût pu ne pas être un anachronisme : dès le XVI^e siècle ceux des Antilles furent ramenés en Europe.

2) Parallèlement, il y a un 2^e type de noms à suffixes en **-cereus**, **-cactus**, **-carpus**. Très ancien, puisque dès les origines, fut créé le nom de **Melocactus** ou **Melocarduus** (melon chardon). La nomenclature ici tente de contenir un élément de définition : **Pediocactus** (de la « prairie », aux U.S.A.), **Glandulicactus** (à glandes), **Notocactus** (du sud), **Hamatocactus** (à hameçons), **Ancistrocactus** (id.), **Zygocactus** (à joug)... Certains de ces noms ont été tirés d'une espèce prise comme type

quand on a voulu séparer un genre (ils constituent donc une sorte de référence à un exemple): de l'*Echinocactus horridus* on a fait l'*Horridocactus horridus* (mais l'aimable nippon Yto a rappelé que Jacques lui avait donné un nom plus ancien et qu'il faut dire (et savoir!): *H. tuberisulcatus*, ce qui ôte à la valeur exemplaire du nom générique). Autre exemple *Reicheocactus* (cf. p. 20-21). Avec d'autres suffixes nous trouvons: *Oreocereus* (des montagnes), *Machærocereus* (à sabres), *Helianthocereus* (à fleurs diurnes), *Nyctocereus* et *Selenicereus* (à fleurs nocturnes), *Stephanocereus* (à couronne)... *Malacocarpus* (fruit mou), *Turbinicarpus* (fruit turbiné), *Encephalocarpus*... Quelques intrusions de noms humains: *Marshallocereus*, *Haageocereus*, *Ritterocereus*, *Weberbauerocereus*... A leur propos, constatons la vicissitude sublunaire: ni sous cette forme ni sous la précédente, alors que J. N. Rose est titulaire d'un suffixe *-cereus* et d'un suffixe *-cactus**, son compère N. L. Britton n'a rien obtenu à la distribution; Rimbaud n'a pas plus de rue à Paris. Certains de ces mots ne sont pas bien distincts par le sens (*Hamatocactus* et *ancistrocactus*); d'autres très vagues: *Pachycereus* (= cierge épais), combien d'autres le sont! Enfin il est regrettable que la répartition des suffixes soit confuse: *Cleistocactus* (ce qui est « fermé » c'est la fleur: v. figure p. 36) au lieu de *Cleistocereus* (cf. p. 10 et 12), etc... *Thelocactus* (mamelon) n'est qu'un doublet étymologique de *Mamillaria* (mamilla), terme auquel il devrait s'opposer...

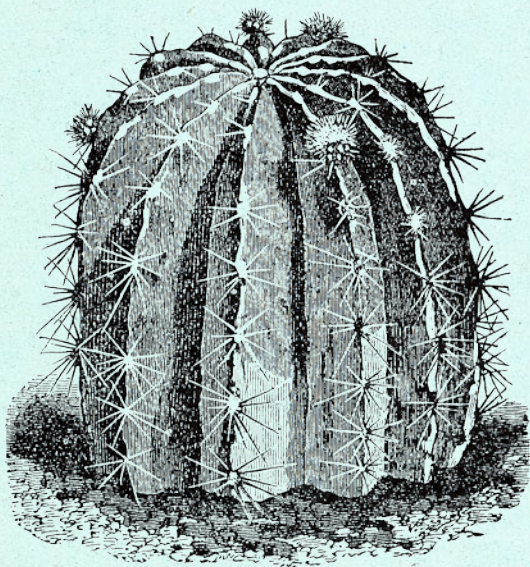


Encephalocarpus strobiliformis
(Werdermann) Berg.

** On ne peut lui reprocher son nom. Mais il est de ceux qui créent l'équivoque. Car il y a deux mamillaires qui sont roses, l'une à cause de ses aiguillons blancs rosés, l'autre à cause de ses fleurs. Laissons le fréquent *roseiflorus*. Mais l'épithète *rosensis* renvoie aussi à S. Juan de las Rosas (Etat de Queretaro, Mexique). D'ailleurs, si le *roseocereus* a des fleurs blanches, celles du *roseocactus* peuvent être estimées roses. — Britton n'a guère légué son nom qu'à une espèce de *Cylindropuntia*. Quant au *Cereus Brittonii* (devenu *Monvillea*), il a repris son nom antérieur décerné par... Britton et Rose eux-mêmes.



3) Restent des noms, parfois neutres, de composition plus soignée et plus significative. **Gymnocalycium** (calice nu, sans poils ni aiguillons) est caractéristique***. **Acanthocalycium** (calice épineux), **Astrophytum** (plante en étoile). Récemment Ritter a fait **Diploperianthum** (double corolle) pour le remplacer peu après par **Calymmanthium** (fleur à voile). Il y a aussi **Homalocephala** (tête aplatie) pour le fameux « coussin du diable », **Coryphantha** (fleur apicale)***, **Epithelantha** (fleur sur le mamelon et non en bas comme les mamillaires), **Eriosyce** (figue velue)... Mais **Echinopsis** est le comble du vague : « aspect de hérisson », on l'a trop vu...*



Les hybrides de l'Echinopsis multiplex sont cultivés dans toute l'Europe depuis un siècle.

*** Voir les illustrations p. 35 (tirée de la revue *Cactus*) et p. 39 (dessin d'après une photographie de Backeberg).

** Mot souvent mal expliqué : même, sens qu'*apiciflorus*. A l'origine, Engelmann voulut opposer la place de ces fleurs à la couronne florale des mamillaires (cf. p. ci-contre ; et p. 36 une mamillaire dont la couronne est, à vrai dire, assez peu fournie).

* Pages 5 et 9, dans les lettrines : *echinopsis* en fleurs.



*Coryphantha (fleur d'apex) elephantidens (dent d'éléphant),
dessin de Faguet, Histoire des Plantes, de Figuier, 3^e éd, 1880 p. 31.*

En guise de conclusion :

la Marmelade du Verbe

C'est sans doute pour les noms de genre que des mots réellement et spécifiquement significatifs rendraient le plus de services — tant à la mémoire qu'à l'esprit de méthode. A leur tour et par rapport à eux, les noms d'espèces prendraient plus de sens. En fait, cette enquête l'indique, ni les uns ni les autres ne sont significatifs, si ce n'est dans une infime proportion. Dans cette langue « scientifique », le vague étymologique, la confusion sémantique, le désordre morphologique, le **Wirrwar** (Backeberg) sont à peu près équivalents, sinon supérieurs, à ceux de la langue vulgaire. Notons bien que nous visons ici les MOTS, non les concepts : ceux-ci sont plus distincts et mieux contrôlés (non pas « clairs », certes, puisqu'ils prêtent à la polémique et doivent être périodiquement révisés). Un esprit systématique conclurait que les mots sont « quelconques » au sens mathématique et que ces concepts pourraient être

symbolisés aussi pertinemment par de simples numéros d'ordre ? Rien n'est moins sûr. Et la hiérarchie des chiffres ouvrirait les écluses : il y aurait les chiffres de Ritter et ceux de Backeberg****



Krainzia longiflora
(jadis *Mamillaria l.*)

Mais s'il fallait voir large et aller plus loin, nous dirions que l'homme ne peut se passer de la Marmelade du Verbe. Ce qu'il appelle sa pensée est substantiellement inséparable de ces glutineux tourbillonnements d'imprécision, de discutaileries, de fabulations éventées : individuellement, socialement, (même pataphysiquement !), il ne sait procéder qu'ainsi. La clarification ultérieure n'est que mirage d'accoutumance. En pleine « époque scientifique », une nomenclature presque remise à neuf (passant en 60 ans de 600 termes à plus de 3.000) n'a pu être repensée ni dominée... Bafouiller est la condition « normale » de l'homme (cf Wells, *l'Île du Dr Moreau*, XIII p. 225) : ce qu'il croit son intelligence n'est que l'épiphénomène de cette masse de confusion palabresque et de temps gaspillé. Sa subtilité n'est que l'art de ne pas trop s'y perdre. Voyez même les « hommes d'action » et leurs radoteuses « conférences » : ce n'est qu'à ce prix qu'ils « font quelque chose ».



Rebutia senilis

LES ILLUSTRATIONS de cet article, outre les sources indiquées, ont été pour la plupart dessinées d'après nature ou d'après des photographies (surtout de Backeberg) et quelques-unes d'après les images du beau livre de Walter Haage, *Das praktischen Kakteenbuch*.

P. 26, *Neogomesia agavoides* est un dessin de T.M. Bock ; p. 35, *Tephrocactus subterraneus* de R.E. Fries. Le cul-de-lampe de la p. 48 reproduit un motif de *Stachlige Wildnis*. Les lettrines de la couverture et de la p. 23 représentent *Carnegie gigantea*. Celle de la p. 47 une fleur de *Rebutia*.

**** On le voit par les numéros sous lesquels les collecteurs répertorient leurs trouvailles. Sombres drames. Backeberg dénonce ou démontre une interversion de numéros ritteriens entre *Copiapoa humilis* et *Copiapoa taltalensis*. Nos *C. humilis* d'Europe, celles qu'un patient élevage a amenées à fleurir, ne sont, je m'en suis aperçu moi-même, que des *C. taltalensis*.



ETTE édition originale de
la **Linguistique d'un
vocabulaire scientifique**,
imprimée pour quelques
amis du Phytographe
sur les presses du
Collège de 'Pataphysique à L'Ardennais
(Charleville-Mézières - France)
a été tirée
à cent onze exemplaires
dont vingt-six exemplaires ornés de photo-
graphies en couleurs par l'auteur numérotés
de A à Z
(outre neuf exemplaires gemmatiques marqués
du nom des Neuf Muses)
et soixante-seize numérotés de 1 à 76
et a été achevée
le 28 haha XCIV E. P.



Exemplaire de





